

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2°)

ABONNEMENTS	
FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

La vie de plus en plus chère

Nous avons eu le fameux dictateur aux vivres : Rimbart.

On ne l'a pas encore tout à fait oublié. Quand cet homme de génie prit possession de son poste, toute la presse, durant une quinzaine de jours, entretint le public des prodiges qu'allait opérer cet incomparable personnage. Il allait faire aux spéculateurs une guerre implacable ; il allait soustraire le marché des légumes et de la viande, du poisson et des vins, du sucre et du blé, du lait et du café aux intolérables manœuvres qui faussaient le cours de ces marchandises de première nécessité ; il allait régulariser les transports ; si le commerce opposait aux mesures qui seraient décidées une résistance trop forte, il allait briser cette résistance par tous les moyens que l'intérêt public justifierait ; il allait... il allait... que n'allait-il pas faire ?

Et anxieuses, haletantes, la masse des consommateurs épiant, espérant, escomptant les résultats qu'elle attendait prompts et magnifiques — de cette dictature aux vivres.

Les jours passèrent, les semaines se succédèrent, les mois s'écoulèrent et, comme sœur Anne, la masse des consommateurs ne vit rien venir.

Je me trompe : elle vit venir les élections législatives. Elle vit toute l'opposition s'agiter et inscrire sur son programme ces mots pleins de promesses et qui devaient produire sur l'électeur un effet magique : « Guerre sans merci à la vie chère ! »

On sait ce qu'il advint le 11 mai 1924. On sait aussi que, depuis cette date, désormais historique, il est advenu.

Contentons-nous de noter que le pain est en hausse constante, et n'insistons pas.

Il y a un mois environ, à la suite de rapports sans nombre, d'interminables discussions et de négociations engagées entre toutes les commissions et tous les services appelés à jouer un rôle quelconque dans le mécanisme de la vie chère, nous fûmes informés que, d'accord avec les maisons les plus importantes qui travaillent à remplir chaque jour « le ventre de Paris », la Préfecture de Police avait pris d'heureuses dispositions propres à ramener à des prix plus abordables les denrées alimentaires. Il s'agissait de l'ouverture, dans ces maisons d'approvisionnement, de comptoirs spéciaux signalés à la clientèle par le flambement de ces trois lettres : V. M. C. (vie moins chère).

Les « ménagères » étaient assurées, disait-on, de trouver, à ces comptoirs, des marchandises d'excellente qualité, à des prix sensiblement inférieurs aux cours officiels. Et on avait soin d'ajouter que ces prix inférieurs ne manqueraient pas de peser sur les cours et de faire baisser ceux-ci.

Ces alléchantes prévisions ne se sont pas réalisées. Il ne pouvait du reste pas en être autrement : madré, les marchands de boustifaille ont gardé, pour la clientèle qui paie sans marchander, les marchandises les plus fraîches et de meilleure qualité, et ils ont vendu à leurs rayons de V. M. C. les articles d'une fraîcheur douteuse et de médiocre qualité.

Et ce qui devait arriver s'est produit : D'une part, les vendeurs ont profité de l'occasion pour se débarrasser de leurs stocks de haricots, de lentilles, de pâtes alimentaires, de conserves, qu'ils n'osaient pas refiler à la clientèle riche et qui encombraient leurs arrière-magasins ;

D'autre part, les ménagères — entendez par là les femmes d'ouvriers et les personnes de condition modeste et de petits moyens — ont fini par découvrir le truc et par comprendre que, très profitable aux fournisseurs, l'opération était plutôt médiocre pour... les consommateurs.

Quant aux cours, dont cette mirifique combinaison devait amener automatiquement la baisse, ils n'ont pas le moins du monde été influencés... et pour cause.

Depuis quelques jours, un certain nombre de maisons de nouveautés et de confection ont mis en vente les articles « tricolores ». Ces articles d'habillement sont signalés par une pastille tricolore et offerts au public à des prix qu'on déclare et qui paraissent avantageux.

Il suffit de consulter la liste des magasins de nouveautés et de confection dont la Préfecture de Police se flatte d'avoir obtenu le concours, pour être fixé sur le genre d'opérations qui

se pratiquent dans l'intérêt de l'acheteur : Bazar de l'Hôtel-de-Ville, Belle Jardinière, Bon Marché, Galeries Lafayette, Louvre, Magasins Réunis, au Marché de Bercy, Buttes-Chaumont, Place Clichy, Printemps, Pygmalion, au Marché Lenoir, Réaumur, Samaritaine, Trois-Quartiers, Ville Saint-Denis, Ville des Ternes.

Tous les articles démodés, tous les rossignols, tous les fonds de comptoir, toutes les marchandises qui « boudent », toutes les teintes défraîchies, tout ce qui est raté, loupé, avarié, saboté et, par conséquent, invendable au prix normal, toutes les vieilleries sont ornées de la pastille tricolore.

Résultat : Côté « Magasins de nouveautés » : liquidation inespérée et dans des conditions de rapidité et même de prix fort avantageuses. Et on sait que tous ces immenses bazars possèdent des tonnes et des tonnes de ces marchandises tout au plus vendables comme « soldes ».

Côté « Acheteurs » : moisissures, rousissures, pacotille, camelote de tous modèles et de toutes mesures, payées bien plus que ça ne vaut et bonnes à céder, trois ou six semaines après, au « chand d'habits » et au chiffonnier.

Et voilà pourquoi la vie chère, qui fait admirablement l'affaire des mercanti et de l'Etat qui est, en somme, le premier et le plus rapace des mercanti, poursuit sa marche ascendante.

Electeurs qui pointez à droite et qui pointez à gauche, prenez-en note et abandonnez tout espoir de voir venir « la vague de baisse ».

SEBASTIEN FAURE.

LE FAIT DU JOUR

Les briseurs de grève se coupent les doigts de pied

Les briseurs de grèves de Douarnenez qui furent arrêtés à la suite des journaux sanglants s'étant vu refuser jusqu'ici la mise en liberté provisoire, ont décidé de recourir à des moyens extrêmes.

L'un d'eux fait la grève de la faim ; les autres ont prévenu le juge d'instruction que s'il ne se décidait pas à les libérer, ils se couperaient les doigts de pied. Le magistrat ne prit pas au sérieux cette menace. Quelle ne fut pas sa surprise le lendemain, quand un des prévenus en entrant dans son cabinet, déposa sur son bureau un doigt de pied, en lui disant : Monsieur le Juge, j'ai l'honneur de vous offrir le doigt que voici, que je viens de me couper. Si vous persistez à nous maintenir en prison, chacun de mes camarades vous en apportera un autre.

Le juge d'instruction, ne sachant que faire, a communiqué ce fait au parquet général.

Les tristes sires qui sont aujourd'hui sous les verrous sont peu intéressants et indignes de notre défense. Cependant, ils ne furent dans la tragédie de Douarnenez que des comparses, des agents d'un capitalisme rapace et les véritables coupables sont tout en haut de l'échelle sociale. Il nous semble que depuis le temps qu'une instruction est ouverte, le juge d'instruction a eu la possibilité de les découvrir. Qu'attend-il pour les dénoncer à l'opinion publique ?

Espère-t-on étouffer le crime de Douarnenez comme on le fit pour tant d'autres ? C'est probable, et les véritables assassins resteront libres de recommencer de semblables forfaits à la prochaine occasion.

Stanislawa Uminkia qui tua son fiancé incurable pour le délivrer de ses souffrances est acquittée

Lasse de voir souffrir celui qu'elle aimait et qu'on savait incurable, l'actrice polonaise Stanislawa Uminkia prit un revolver et, détournant les yeux, le tua pour le délivrer. Le malheureux, Jean Zmowski, littérateur, était atteint d'un cancer qui, de l'avis des médecins, devait entraîner la mort avant une semaine.

On « jugeait » hier la courageuse jeune fille. Parade ridicule. Avait-on besoin d'imposer à la malheureuse cette « stupide » formalité ?

Elle comparait debout et l'avocat général lui-même demande l'acquiescement. Alors à quoi bon tout ce tapage ? Il faut bien que les inutiles justifient l'argent qu'ils « gagnent » et que les chahs fourrés aient l'air d'être utiles à la société.

L'« accusée » était défendue par M^{rs} Roudenko et Henri-Robert.

Le jury, comme c'était prévu, a rapporté un verdict d'acquiescement.

S'il faisait toujours ainsi, la société n'en irait pas plus mal, au contraire.

Pour la diffusion du « LIBERTAIRE »

Les camarades disponibles sont priés de se trouver ce matin, à 9 heures, à la boutique du « Libertaire » 9, rue Louis-Blanc.

Pourquoi nous devons faire vivre notre « Libertaire »

Si les bases de notre philosophie restent immuables, si l'anarchisme est une doctrine antiautoritaire intégrale et intangible, si nos idées conservent leur matière et leur substance irréfragable, la forme et les modalités cependant ont tendance à revêtir de nouveaux caractères.

C'est ainsi que notre propagande accuse chaque jour davantage des besoins nouveaux. Il y a environ vingt ans, les personnalités de l'anarchie ne ressortaient plus sensiblement que l'ensemble. Aujourd'hui, c'est le contraire, les idées prévalent sur les individus. Est-ce un bien ? Certes oui ; pris dans l'ensemble, nous devons nous guérir des individus pour rester dans le domaine des idées et des réalités.

Notre mouvement s'en ressent même quelque peu, et l'anarchisme peut être considéré à notre époque comme une force qui recherche son cours, un mouvement qui accélère sa marche en avant. Quoiqu'on fasse, on ne l'arrêtera pas ; aussi forte et aussi puissante que la vie, elle détruit tous les obstacles qu'on tente de dresser contre elle. L'anarchie désagrège le mal et aggrave le bien. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de participer à cette activité. Comment ? En enseignant l'anarchie et en la pratiquant, car elle est l'expression la plus pure de la vérité. Tant qu'il y aura des individus qui en feront souffrir d'autres par ambition, orgueil, vanité, autorité, les anarchistes seront là pour établir cette vérité.

Ce qu'il y a de nouveau dans le mouvement anarchiste, c'est que l'activité, au lieu d'être disparate, devient consistante et cohérente. On aura beau m'objecter que tout n'est pas parfait dans notre organisation ; c'est possible et même certain. Mais la propagande n'est plus l'œuvre d'un seul ou de quelques individus, elle est l'expression de l'ensemble du mouvement anarchiste.

Nous avons des œuvres anarchistes : la Librairie, le Libertaire, la Revue Anarchiste, qui ne sont pas de la propriété individuelle, mais qui appartiennent à la propagande. Et on doit se débarrasser des vieilles habitudes qui ne répondent plus aux nécessités du moment, encore que certains se cabrent sous la poussée de ces nouveaux rayonnements.

Que les pessimistes calment leurs inquiétudes, les dangers qu'on nous signale sont moins dangereux que les remèdes qu'on nous propose. En luttant pour nos œuvres, nous sommes dans le vrai.

Et chaque fois qu'un nouveau péril menace la vie du Libertaire quotidien, c'est pour nous une indicible angoisse. J'en suis arrivé à examiner quels sont les moyens propres à asseoir sa vitalité. Rentrer dans la pratique, être pratique, telle est la seule solution qui se pose.

Le Libertaire est à nous, c'est-à-dire aux groupements anarchistes. Si imparfait qu'il soit, il vaut mieux que ce qui appartient à des individualités, parce que nous avons toujours la faculté de le modifier.

Nous avons sur la vie des notions physiques qui nous disent qu'être c'est vivre, par conséquent plus le Libertaire existera, plus il vivra, plus l'Anarchie se diffusera. Camarades, à moins de rétrograder, faisons vivre notre Libertaire.

J'ai une proposition à l'étude qui consiste à utiliser nos valeurs d'achats, je veux dire, par exemple, une association de camarades pour faire la vente, dont le bénéfice serait entièrement versé au Libertaire. Je suis absolument certain que la propagande trouverait par ce moyen-là de fortes ressources. Je ferais part de mon projet à l'administration et aux groupes qui s'intéressent à cette question.

Jean PEYROUX.

On poursuit les communistes

Il y a à quelque temps, des tracts antimilitaristes avaient été jetés à la caserne Brune, du 126^e de ligne et comme sous le gouvernement Herriot poursuivit la politique de Poincaré, M. Perreux, commissaire de police avait effectué des perquisitions pour découvrir les auteurs des tracts incriminés.

Comme suite à cette enquête, il vient d'arrêter le secrétaire et le trésorier de la Jeunesse communiste de Brives, les camarades Raymond Salesky, âgé de 22 ans, journaliste et Cyprien Coussirat, 22 ans, manoeuvre aux ateliers du chemin de fer à Saint-Pantaléon-de-Larches.

Un paquet de correspondance et de papiers divers ont été saisis et mis sous scellé et après un bref interrogatoire les deux jeunes communistes ont été écroués.

Si le Gouvernement pense que cela va arrêter la propagande antimilitariste, il se trompe.

Aux militants de Paris et banlieue

Nous comptons sur la présence de tous, à notre Assemblée générale, qui se tiendra, à 14 h. 30, salle Babeuf, à la Bellevilloise, 23, rue Boyer.

Compagnons anarchistes, vous y serez nombreux.

Le G.I. de la F.A.P.

Grève des dockers de Tunis

PAR SOLIDARITE ENVERS les ARRETES

Nous avons annoncé hier l'arrestation à Tunis de Finidori, gérant de l'« Avenir Social », Mekter et Mohamed ben Ali, trois militants syndicalistes de la Confédération générale du travail tunisienne.

Cet acte d'arbitraire et de réaction a soulevé d'indignation les ouvriers de Tunis.

Hier matin, tous les dockers du port se sont rendus spontanément en grève. Puis ils se sont rendus en cortège à la résidence générale où ils ont déclaré que leur mouvement de grève et leur manifestation étaient uniquement provoqués par leur désir d'affirmer leur solidarité avec les arrêtés.

La délégation a, en outre, déclaré que si la libération des trois emprisonnés n'était pas un fait accompli dans la journée, demain dimanche la grève serait complète dès le matin.

Aucune revendication n'est soulevée par les grévistes. C'est par pur sentiment de solidarité que ces travailleurs se sont révoltés.

C'est un sérieux avertissement à la réaction, qui finira par ses excès par réveiller l'énergie prolétarienne.

L'homme coupé en morceaux va nous coûter 500.000 francs

Un homme a été tué et coupé en morceaux. C'est fort regrettable pour le malheureux qui a été victime de ce dépeçage. Mais personne ne réclame, personne ne pleure un défunt. Alors à quoi bon s'acharner à identifier les débris humains déterrés ici, repêchés-là ?

D'abord pour détourner l'attention publique de la question sociale, de la vie chère, des remèdes politiques, il faut bien une grande affaire de presse... Voyez le dernier morceau retrouvé : la cuisse munie du sexe intact, le tout photographié en feu page avec son mystérieux enveloppement.

Ensuite il faut bien que les services de la police judiciaire servent à quelque chose. Le docteur Paul à l'air de travailler. Et surtout la morale publique est sauve.

Cependant toutes les dépenses déjà faites étaient peu de chose. Voici du nanan... On va vider le canal de la Villette. Et cette opération coûtera environ 500.000 francs. « Cette opération », dit-on, aura lieu au début de la semaine prochaine et permettra peut-être de retrouver la tête de la victime inconnue.

Avec ce demi million combien de misères pourraient être soulagées. Cette somme pourrait sans doute, au lieu d'être employée à repêcher un morceau de cadavre, en empêcher beaucoup d'aller faire volontairement de nouveaux cadavres pour le même canal parisien... O civilisation !

Castelnau est attendu par les Marseillais

Tous les camarades sont prêts à recevoir comme il le mérite le héros du 15^e corps, le général ensoutané. Cet individu mène sa vie à Morhange en faisant tuer les malheureux qui croient mourir pour ce qu'on appelle France et Liberté !

Cet homme dont personne ne connaît le courage, si ce n'est le sénateur Gervais, veut démontrer à Marseille qu'il est quelqu'un ou quelque chose !

Ses troupes sont prêtes à assommer tous ceux qui pensent autrement que lui. Les camarades qui jugent utile d'aller ovationner cette célébrité très catholique seront, demain lundi 9 février, à 8 heures, dans la rue Paradis.

Tous les groupements socialistes, de libérale pensée, radicaux, républicains, tous les groupes d'avant-garde ont convoqué leurs membres pour que la réception du général Castelnau soit digne de ses galons et de son chapeau de cardinal des fascistes !

Les incidents sanglants de la Guadeloupe

Le ministère des Colonies est très avare de renseignements sur ce qui se passe à la Guadeloupe. Il confirme cependant les faits relatés hier.

Voilà les renseignements complémentaires cependant parvenus à Paris : Les coups de canne ont réclamé des augmentations que les planteurs ont refusé.

Une première grève a éclaté à l'usine Blanchet, dans la commune du Morne-à-l'Eau. Des pourparlers ont abouti et le travail a repris.

Puis, les ouvriers de l'usine Beauport ont cessé le travail. Cette usine dirigée par M. Deroziers appartient à la maison Pess et Cabrol de Bordeaux. Il y eut dans cette maison quelques désordres sans gravité. C'est à l'usine Duval, propriété de M. Chapel, dans la commune du Petit-Canal, que se produisirent les sanglantes rencontres qui firent plusieurs victimes.

Le propriétaire de l'usine avait fait appel à la gendarmerie. Une violente échauffourée se produisit et les gendarmes firent usage de leurs armes.

Ainsi le sang des ouvriers a coulé une fois de plus et le gouvernement a mis la police au service du patronat.

Un document sur la civilisation

Traduit du journal « Der fruer Jugend » « Sparta Rus bund ».

La maison de M. A.-M. Gladbach est bien organisée, et le bon soldat y est spécialement favorisé.

Les deux femmes de cette maison de tolérance, sise au n° 2 de la Gashaustur, ne suffisent pas à contenter tous les visiteurs qui envahissent le hall et sont obligés d'attendre leur tour.

Afin de satisfaire les clients qui reviennent de la frontière allemande et belge, les femmes ont donc déclaré qu'elles ne pouvaient contenter les vingt habitués de la division militaire de la ville.

L'établissement respecte le repos hebdomadaire et n'est pas ouvert le dimanche ; les heures de travail sont strictement limitées, et la maison reste fermée la nuit.

Afin d'épargner les deux malheureuses et ne pas exiger d'elles trop d'efforts, la police des mœurs a élaboré le programme suivant :

I. Jours de travail : Tous les jours, sauf le dimanche.

II. Réception : Chaque femme ne recevra que 10 hommes par jour, soit pour les deux 120 mâles par semaine.

III. Heures de réception : De 17 h. 30 à 21 heures.

IV. Tarif : Pour un quart d'heure, compris la rentrée et la sortie de l'établissement, 5 marks.

V. Communion : La maison ne vend aucune boisson. Il n'y a pas de salle d'attente et l'on n'accepte que deux personnes à la fois.

VI. Division du travail : Lundi, 1^{er} bataillon du 164^e régiment. — Mardi : 1^{er} bataillon du 169^e régiment. — Mercredi : 2^e bataillon du 164^e régiment. — Jeudi : 2^e bataillon du 169^e régiment. — Vendredi : 3^e bataillon du 164^e. — Samedi : 3^e bataillon du 169^e régiment.

Le sergent-major sera chargé de la distribution des cartes de priorité : 5 par jour et par bataillon. Il ne choisira que les bons soldats.

Pour les cas particuliers des ordres ont été donnés. Ils ne seront admis dans la maison que si les femmes ne sont pas occupées.

Les officiers de service sont particulièrement chargés de veiller à ce que les ordres donnés soient respectés et que la maison soit tenue en bon état. Sans commentaire !

Comment on les laisse mourir

Voici les faits. Ils ont pour théâtre Peilhees, près de Montpellier, où est située une usine métallurgique.

Le 20 janvier dernier, arrivaient dans les environs deux hommes venant d'Alsais, à pied, faute d'argent.

En cours de route, par un froid glacial, ils demandent à coucher à un gendarme, avant Lodève. Pour toute réponse, il leur demanda leurs papiers. Comme ils étaient en règle, il leur dit qu'ils n'avaient qu'à circuler.

Ils trouvent une cabane, aux murs troués, exposée à tous les vents de la nuit.

C'est là que l'un d'eux prit le mal de la mort, ayant posé sa tête sur la pierre froide. Après une embauche de quelques jours à l'usine, il tomba, douloureusement frappé par la maladie, et je fus seul à m'occuper de lui.

Ni le contremaître, ni le docteur ne voulurent s'y intéresser.

Il mourut, comme une bête, après d'atroces souffrances, à l'hôpital où j'avais fait transporter, grâce à une collecte entre les camarades...

La justice et la pitié sont choses inconnues des patrons.

Dans cette usine d'égoïstes, on loge l'administration dans de petites villas fort jolies, mais les ouvriers sont embauchés à 12 francs par jour, d'autres à 11 francs, dont 3 fr. 50 pour la cantine.

On y travaille quinze heures par jour. L'énumération de toutes les infamies de cette sale boîte serait beaucoup trop longue.

Je vous les signale comme ami du Libertaire, soucieux de vous envoyer la relation d'une injustice et de vous apporter des faits précis au sujet de l'exploitation patronale dans l'Hérault.

Raymond LAGORNE.

Le désordre de la société bourgeoise

Angoulême, 7 février. — Avant la guerre, la poudrière d'Angoulême comptait un effectif de quinze cents ouvriers environ, dirigés par un directeur, deux ingénieurs et onze ou douze sous-agents. La guerre terminée, le nombre des ouvriers a été ramené à huit cents. Mais si le personnel subalterne est de près de moitié moindre qu'avant 1914, le personnel supérieur est de beaucoup plus élevé : un directeur, quatre ingénieurs et une soixantaine de sous-agents militaires. Certains ateliers comptent un sous-agent pour cinq hommes.

Ainsi, alors que le personnel a été réduit de moitié, les gros mangeurs ont été augmentés et il y a un ingénieur et une cinquantaine de sous-agents de plus.

Et Clémentel dit qu'il cherche de l'argent !

Qu'attend-il ? D'ailleurs, à quoi tout cela est-il utile, qui travaille uniquement pour la guerre ?

Entendons-nous bien sur l'organisation anarchiste

Ce sujet qui, depuis longtemps, devrait être réglé entre anarchistes est l'objet de pas mal de discussions dans nos groupes et dans notre presse.

Si certains copains persistent à maintenir leur point de vue inévitablement, pourrait se produire un dédoublement dans notre organisation. Chose qui serait à regretter.

Ecoutons ce que dit le camarade Chazoff dans son article paru dans le dernier numéro de la *Revue Anarchiste Internationale*.

« Mais pour offrir à cette grande masse d'exploités une garantie quelconque, il faut nous-mêmes, anarchistes, former l'embryon de cette organisation, et nous imposer une certaine discipline. En éliminant de notre sein tous ceux, qui, malgré l'exemple du passé, restent réfractaires à cette idée d'organisation puissante et se cantonnent dans un individualisme qui ne répond plus aux besoins de la lutte actuelle, nous aurons fait un pas vers les réalisations futures. »

Pourtant il faudrait nous entendre sur la forme d'organisation. Au dernier Congrès de l'U. A. on a discuté sur la forme d'organisation. Tous les délégués se sont déclarés partisans de l'organisation, mais où l'on différait c'était sur la méthode à employer. Une partie s'est prononcée pour la carte, et l'autre partie pour une cotisation librement consentie, comme l'on avait fait jusqu'à présent.

Le Congrès agissant d'accord avec nos principes avait décidé de laisser la liberté à chaque individu de se grouper comme il l'entend le mieux. Bien entendu en faisant comprendre les nécessités qu'il y a de s'organiser et de contribuer d'une ou d'autre façon à alimenter la caisse de l'U. A.

Et voici quelques copains non contents de cette résolution qui ont déclaré que les non-partisans de la carte se sont d'individuels réfractaires à toute idée d'organisation.

Eh bien, camarade Chazoff, les camarades non partisans de la carte n'agissent pas aveuglément comme tu le laisses supposer. Mais ils ne sont pas partisans de la carte obligatoire...

Premièrement, une organisation disciplinée exige un règlement et une autorité pour maintenir le respect du même : l'anarchiste personifié sur une carte ; le droit de majorité et la représentation de toute l'organisation par quelques individus. Et nous voudrions éviter tout ce fonctionnarisme malade.

Et deuxièmement, les autres groupements d'avant-garde, y compris le Syndicalisme qui ont une discipline et une cotisation obligatoire n'ont servi qu'à créer une bureaucratie et paralyser le mouvement révolutionnaire. Pour terminer je vous pose cette question, de quel droit éliminez-vous les bons copains non partisans de la carte ? Car les individualités auxquelles le camarade Chazoff fait allusion sont très fières de ce nom et elles ne viennent pas se mêler dans nos groupements.

Si nous ne voulons pas regretter ce qui pourrait arriver, continuons comme le dernier Congrès l'avait décidé.

DUPOND.

Bruxelles, le 5 février 1925.

Camarade, as-tu pris une action à l'emprunt du « Libertaire » ?

La question de la repopulation

Depuis déjà quelque temps une propagande intense est menée à travers le pays en faveur de la repopulation ; nous autres, nous connaissons le fond de la pensée et le but de ces bourgeois inféconds qui s'occupent de cette question.

Il y a intérêt pour les industriels qu'il y ait beaucoup d'enfants (chez les ouvriers), afin que la main-d'œuvre soit abondante, car plus elle est abondante moins elle coûte cher ; il faut qu'il y ait beaucoup d'enfants d'ouvriers, pour en faire des soldats pour défendre le capital.

Nous pouvons demander à la classe possédante et gouvernante ce qu'elle fait pour les petits et les mères.

Nous savons quel est le sort d'une femme du peuple pendant sa grossesse. Tout durant qu'elle porte le petit être dans ses flancs, elle travaille sans aucun repos à l'usine ou à son ménage ; elle ne peut se donner une alimentation saine, ni hygiène, ni air, habitant très souvent un taudis, car ce n'est pas avec le salaire qu'accroissent nos patrons exploités, qu'une femme peut se donner les soins voulus. Aussitôt la délivrance venue, elle reste alitée quelques jours, quand toutefois elle peut se payer ce luxe, puis de nouveau elle reprend son travail. Et puis que trouve l'enfant du prolétaire à sa venue au monde ; il s'élève tant bien que mal dans un de ces taudis où l'air et le soleil ne pénètrent pas, ayant une nourriture plus ou moins substantielle, plus ou moins bien vêtue, et quand sa maman est obligée de travailler il s'élève dans la rue ; tout jeune on l'envoie à l'école, mais quand il a des petits frères et sœurs, on le garde très souvent à la maison pour les garder et aider la mère. A l'âge où l'intelligence s'ouvre, dès l'âge de 12 ans il quitte l'école pour commencer à travailler pour gagner quelques sous à la famille.

Voilà tout le bien-être, l'instruction et l'éducation que reçoivent les enfants de travailleurs.

Qu'en a-t-on fait de tous ces enfants durant 1914 à 1918, toute cette jeunesse fauchée dans la fleur de l'âge et aujourd'hui on réclame aux couples de prolétaires de repeupler.

Eh ! bien, je crois que c'est à nous, camarades femmes, et surtout nous les jeunes, de nous situer devant le problème de la natalité ; la femme doit être entièrement libre de son corps, elle doit pouvoir et savoir n'être mère que lorsque bon lui semble, si sa santé le lui permet et si elle peut assurer la subsistance à son rejeton, car il nous semble à nous, qu'avant de mettre au monde un enfant l'on devrait s'assurer de pouvoir le nourrir.

Eh ! bien nous, nous pensons que ce serait un crime de faire des enfants pour les jeter dans la misère, puisque nous ne pouvons pas les élever dans des conditions de bien-être, nos salaires ne nous permettant pas de nourrir et vêtir un enfant.

Raymonde GARREAU.

Des travaux inutiles au travail agricole

Il est difficile, sinon impossible, de développer un programme de technique agricole qui puisse s'adapter à la révolution. Avant tout, parce que la révolution n'a pas une date fixe ; en second lieu, parce que la science agricole nous offre chaque jour quelque nouvel élément digne d'être pris en considération.

La révolution pourra se produire d'ici deux ans ou d'ici vingt ans ; elle pourra commencer au printemps ou en automne ; c'est donc une absurdité de vouloir établir d'avance une ligne de conduite technique.

Mais, en même temps, comme nous avons étudié à fond le problème du point de vue social, il est de notre devoir de l'examiner aussi du point de vue technique. Ce n'est pas pour faire les savants et proclamer la formule infaillible, mais pour préparer les esprits à la familiarité avec la question.

Un des premiers devoirs de la Révolution devra être celui de transformer les travailleurs employés aux industries de luxe en travailleurs agricoles. C'est là un devoir sur lequel on devra insister, parce que une des causes pour lesquelles l'agriculture italienne ne s'améliore pas est justement le manque de bras. Les propriétaires des terres, pour raisons d'économie ou d'insuffisance de capital, épargnent la main-d'œuvre ; les masses paysannes attirées par des salaires plus faciles et plus sûrs — émigrent, lentement mais constamment, vers les villes. C'est pour quoi, sauf dans les rares zones qui donnent un fort rendement, le sol italien est mal travaillé, non seulement du point de vue scientifique, mais aussi du point de vue économique. La Révolution devra donner une abondance de bras à la terre et la terre donnera une abondance de produits.

Il ne faut pas croire que la transformation d'ouvrier en agriculteur soit difficile ou impossible. Le travail agricole est pénible, c'est vrai, mais il est sain... Le tout est d'entraîner et d'habituer les muscles, de savoir l'apprécier. Avant tout, c'est un travail qui, malgré les adversités qu'il rencontre — grêle, mauvaises saisons, maladie, etc... — donne de grandes satisfactions ; en second lieu, c'est un travail qui, produit avec intelligence et conscience, donne un sens de sérénité et de paix ; un bon réactif contre l'excès de neurasthénie qui tourmente la vie des grandes agglomérations urbaines.

Il y a une habitude mentale assez diffuse qui tend à déprécier le travail de la terre, en le considérant comme un travail inférieur et dégradant, et il est assez fréquent de trouver des travailleurs industriels qui considèrent les paysans comme des hommes appartenant à une classe plus basse que la leur. C'est un paysan, disent-ils, un vilain, un rustre...

Comme si le paysan pouvait avoir des responsabilités pour l'état d'ignorance dans lequel il est resté jusqu'à ce jour. Il faudrait accomplir une tournée d'inspection parmi les écoles rurales d'Italie et constater « de visu » dans quelles conditions certains maîtres doivent exercer leur mission éducative ou, pis encore, il faudrait...

Carlo MOLASCHI.
(Traduit de « Pensiero e Volontà ».)

Innocents

Dans l'Amérique, là-bas de l'autre côté de l'Océan, deux innocents attendent anxieusement chaque jour la mort ou la liberté.

Condamnés à mort pour un acte qu'ils n'ont pas commis, c'est une injustice rendue par les hommes qui se prétendent être les représentants de la justice.

Les juges qui les ont condamnés savent parfaitement bien que Sacco et Vanzetti sont innocents puisqu'ils n'étaient pas même dans la localité où a eu lieu le crime qui leur est reproché. Ces deux hommes sont innocents ; mais voilà, ce que les représentants de l'autorité ne pardonnent aux individus : avoir une conscience, penser librement.

Ces deux camarades innocents ont été uniquement condamnés, parce qu'ils pensaient, parce qu'ils possédaient une conscience, parce qu'ils étaient des hommes, parce qu'ils étaient des anarchistes, voilà les seules raisons pour lesquelles Sacco et Vanzetti sont maintenus en prison par les ignobles bandits gouvernementaux d'Amérique.

Lorsque les anarchistes savent que des êtres souffrent, aussitôt, ils élèvent leurs véhémentes protestations. Pour Sacco et Vanzetti, créons une agitation intense autour de nous, faisons connaître à tous autour de nous l'injustice de la justice, compagnons pour Sacco et Vanzetti, pour toutes les victimes des gouvernements internationaux qui lentement assassinent leurs otages, créons l'agitation qui fera se révolter le peuple pour voler au secours de leurs frères de misère qui n'ont commis qu'un crime : celui de penser.

Compagnons, faisons connaître, partout, autour de nous, les belles figures nobles et généreuses que sont Sacco et Vanzetti, ces deux victimes du dollarisme, et que du peuple sorte ces cris : Rendez-nous Sacco et Vanzetti.

Louis GERMAL.

Aux prometteurs du Bloc des Gauches

Les anciens Prisonniers de guerre sont-ils tombés en léthargie ?

On le croirait. Aucun ne bouge. Et cependant ce ne sont pas les quatre biscuits par jour que nous recevons du gouvernement, alors que nous étions dans les bagues allemandes, qui nous ont gavé au point de nous fermer la bouche ?

Qu'attend le Bloc des Gauches pour réaliser les promesses qu'il nous a faites ?

Et ce que nous allons encore longtemps servir de tremplin aux policiers ?

Redressons-nous. Protestons. Exigeons. N'oublions pas que ces charlatans rapaces vivent aux dépens de la classe ouvrière.

H. THOMAS.

Il est difficile, sinon impossible, de développer un programme de technique agricole qui puisse s'adapter à la révolution. Avant tout, parce que la révolution n'a pas une date fixe ; en second lieu, parce que la science agricole nous offre chaque jour quelque nouvel élément digne d'être pris en considération.

La révolution pourra se produire d'ici deux ans ou d'ici vingt ans ; elle pourra commencer au printemps ou en automne ; c'est donc une absurdité de vouloir établir d'avance une ligne de conduite technique.

Mais, en même temps, comme nous avons étudié à fond le problème du point de vue social, il est de notre devoir de l'examiner aussi du point de vue technique. Ce n'est pas pour faire les savants et proclamer la formule infaillible, mais pour préparer les esprits à la familiarité avec la question.

Un des premiers devoirs de la Révolution devra être celui de transformer les travailleurs employés aux industries de luxe en travailleurs agricoles. C'est là un devoir sur lequel on devra insister, parce que une des causes pour lesquelles l'agriculture italienne ne s'améliore pas est justement le manque de bras. Les propriétaires des terres, pour raisons d'économie ou d'insuffisance de capital, épargnent la main-d'œuvre ; les masses paysannes attirées par des salaires plus faciles et plus sûrs — émigrent, lentement mais constamment, vers les villes. C'est pour quoi, sauf dans les rares zones qui donnent un fort rendement, le sol italien est mal travaillé, non seulement du point de vue scientifique, mais aussi du point de vue économique. La Révolution devra donner une abondance de bras à la terre et la terre donnera une abondance de produits.

Il ne faut pas croire que la transformation d'ouvrier en agriculteur soit difficile ou impossible. Le travail agricole est pénible, c'est vrai, mais il est sain... Le tout est d'entraîner et d'habituer les muscles, de savoir l'apprécier. Avant tout, c'est un travail qui, malgré les adversités qu'il rencontre — grêle, mauvaises saisons, maladie, etc... — donne de grandes satisfactions ; en second lieu, c'est un travail qui, produit avec intelligence et conscience, donne un sens de sérénité et de paix ; un bon réactif contre l'excès de neurasthénie qui tourmente la vie des grandes agglomérations urbaines.

Il y a une habitude mentale assez diffuse qui tend à déprécier le travail de la terre, en le considérant comme un travail inférieur et dégradant, et il est assez fréquent de trouver des travailleurs industriels qui considèrent les paysans comme des hommes appartenant à une classe plus basse que la leur. C'est un paysan, disent-ils, un vilain, un rustre...

Comme si le paysan pouvait avoir des responsabilités pour l'état d'ignorance dans lequel il est resté jusqu'à ce jour. Il faudrait accomplir une tournée d'inspection parmi les écoles rurales d'Italie et constater « de visu » dans quelles conditions certains maîtres doivent exercer leur mission éducative ou, pis encore, il faudrait...

Carlo MOLASCHI.
(Traduit de « Pensiero e Volontà ».)

La direction d'école

Il paraît que de la question de la direction d'école se pose de nouveau, si l'on en croit certains. Il convient donc d'en parler.

Le plus drôle directeur d'école déchargé de classe que j'ai connu est celui du Raincy (S.-et-O.), le fameux Joseph R. Il avait de sa fonction et de son utilité sociale de déchargé de classe, la plus haute opinion. Il avait rédigé à l'usage de « son personnel » un règlement qui fit des délices de tous ceux qui se succédèrent dans « son école ». D'après ce règlement, « ses adjoints » ne devaient pas s'asseoir aux terrasses des cafés ; ils devaient marcher posément dans la rue ; ils ne devaient pas se montrer avec des femmes, s'ils étaient célibataires. Ceux qui étaient logés dans « son école » devaient faire en sorte d'être rentrés à 9 heures du soir, heure à laquelle le directeur fermait les portes et éteignait le gaz. Lorsqu'un de « ses adjoints » rentrait après 9 heures, ce qui devait être tout à fait exceptionnel, il devait éviter de faire du bruit. Et j'ai connu des noctambules qui se déchaussaient et marchaient sur leurs chaussettes, pour ne pas réveiller Joseph et être attrapés par lui le lendemain.

Les maîtres, à leur arrivée dans « son école », devaient signer ce règlement, en s'engageant sur l'honneur à le respecter.

Enfin, il assumait la charge de toutes les études surveillées, s'adjoignant seulement un certain nombre de membres de « son personnel ». « Ses adjoints », qu'il s'adjoignait ainsi, ils les tondait rudement, si bien qu'un jour, les d'été tondu, « le personnel » de M. le directeur décréta la grève des études surveillées. M. le directeur ne se démonta pas pour si peu et, pour faire échec à « son personnel » révolté, il se fit aider par sa bonne et sa fille qui était tout juste dans sa quatorzième année. Comme dans toute grève qui se respecte, il y eut de fréquentes entrevues entre M. le directeur et l'une de ces entrevues que M. le directeur exposa la théorie du directeur d'école, chef suprême et incontesté de l'école, du directeur omniscient et infaillible, dictant ses ordres à « son personnel » ; à l'entendre, le directeur d'école n'était ni plus ni moins qu'un petit roitelet, qu'une réplique du pape ! Un pape qui aurait en les pouvoirs d'un capitaine de bateau (pas de bateau-lavoir). Il affirma que, directeur d'école, il se considérait dans « son école », comme le capitaine sur le pont de son bateau. A quoi, un de « ses employés », qui savait quel cas il fallait faire des rododendrons de ce succédané de capitaine de bateau, répondit : « M. le directeur, il se peut qu'un directeur d'école soit dans « son école », comme le capitaine d'un bateau sur le pont de « son bateau ». Vous savez peut-être quels sont les droits du capitaine de bateau ; il a le droit de vie et de mort sur « son équipage ». Je vous autorise à en user ainsi à mon égard ; mais ne me ralez pas, car je ne vous ratrai pas, moi ! Le capitaine de bateau se couvrit rapidement et bredouilla que, dans ces conditions, toute entente était impossible. Et plus jamais le

matador ne parla des droits de la capitale de bateau qui se confondent avec ceux du directeur d'école.

Capitaine de bateau... travail !

J'en ai connu un autre qui s'appliquait et s'appliquait encore à saboter consciencieusement le fonctionnement de « son école », en se livrant à des salades fort plaisantes — pour un humoriste qui se réjouirait de voir saboter la scolarité des enfants — dans la répartition de « ses élèves » qu'il régente avec un digne acolyte.

Un autre qui est également de l'essence des directeurs — capitaines de bateau-lavoir, il y a quelques semaines, m'ordonnait de quitter « son école » et de ne plus y mettre les pieds. Il se souvenait de ses classiques : « Hors d'ici, manant ». Et ce directeur, capitaine de bateau-lavoir n'est encore qu'un aspirant directeur. Jugez un peu de ce qu'il sera, lorsqu'il sera véritablement directeur capitaine de bateau-lavoir.

La question de la direction d'école se pose. Etudions donc la question et peut-être aboutirons-nous à la conclusion même de la direction départementale de la Seine qui juge inutile et néfaste la direction d'école, telle qu'elle existe actuellement. Elle n'a rien trouvé de mieux, pour le prouver, que de donner pour chefs aux instituteurs trop stupides pour se diriger tout seuls, des sous-officiers rengagés et de laisser, durant ces mois et des mois, des écoles sans directeur. Deux preuves éclatantes de l'inutilité des directeurs d'école, tels qu'ils existent actuellement et de la parfaite nocuité de certains d'entre eux.

Maurice JABOUILLE.

Aux Espérantistes libéraux

Pour que l'Espéranto soit reconnu, il doit devenir un fait réel, être rentré dans la vie pratique. Cela ne peut se produire que s'il est utilisé pour des buts concrets et vivants. L'échec des organismes étiérés, l'incapacité des succès de S.A.T. prouvent que la seule voie à suivre. Tout ouvrier révolutionnaire conscient, doit travailler, non pour un Espérantisme nébuleux, mais se servir de l'Espéranto pour atteindre son but selon sa tendance, aussi nous, libéraux, si nous voulons le répandre parmi nos camarades nous devons mettre l'Espéranto au service de nos idées. Nous vaincrons le scepticisme de nos amis, quand ils se rendront compte quel puissant outil, l'Espéranto est, entre les mains de ceux qui l'emploient. Mais pour cela, un travail persistant d'organisation est nécessaire, la division ne doit pas se produire chez nous, si nous désirons sérieusement atteindre le but. Nous faisons appel à tous nos amis libéraux qui veulent vraiment mettre l'Espéranto au service de notre idéal pour qu'ils adhèrent à T.L.E.S. (Ligue mondiale des Espérantistes antitactiques).

Camarades, au travail, pour l'Anarchisme par l'Espéranto !

Pour tous renseignements, écrire à J. M. Esperanto, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10°).

Nos Échos

L'Opinion publique.

« Isabel Marginson, âgée de 22 printemps, avait fait couper ses cheveux à la Ninon. Mais, depuis cette transformation, il lui semblait que ses camarades de la fabrique Preston où elle travaillait se moquaient d'elle. La malheureuse jeune fille n'a pu résister à l'idée d'être ridicule : elle s'est jetée dans le canal et s'est noyée. »

Cette information pourrait servir d'épigramme à ce film de Charlie Chaplin intitulé : « L'Opinion Publique », où l'on voit les ravages des on dit à propos d'une aventure sentimentale.

Pauvre gosse de 22 ans, pourquoi n'as-tu pas fait front, de ta jolie tête bouclée, à ces papotages de méchantes et d'envieuses ?

Il faut savoir affirmer son individualité, même pour une coupe de cheveux, et ne pas donner aux autres la satisfaction de son désespoir naif...

Visibilité.

Qui de nous n'a pas éprouvé, maintes fois, la difficulté que l'on rencontre à lire les numéros des maisons, surtout à Paris ?

Ces numéros sont souvent invisibles, perchés trop haut, couverts de poussière, masqués par des contrevents ou par des marguerites, et quelquefois tout simplement effacés. Pourquoi ne pas généraliser l'apposition des numéros à hauteur de l'œil ?

Pourquoi pas un éclairage électrique qui les révélerait, par transparence ?

C'est très simple, mais justement à cause de cela, on ne le fera pas.

L'Antiquaire mystifié.

Un antiquaire de Londres croyait avoir trouvé, dans un lot, une armure et une épée qui pensait être celles de Jeanne d'Arc.

Or l'antiquaire, comme un vulgaire historien, avait été mystifié. Il s'agissait d'une armure fabriquée à Vienne en 1885, vendue pour quelques couronnes à un collectionneur viennois, qui la revendit peu après pour quelques schellings.

Combien de récits historiques ressemblent à cette épée et à cette armure !

Certains mensonges de l'histoire ne valent pas plus cher, et font partie de ce bric-à-brac dans lequel puisent tous ceux qui bourrent le crâne de la jeunesse.

Les vingt commandements.

Voici, pour rire un peu, quelques-uns des « commandements » qu'un juge californien a écrit à l'usage des « fermiers de son pays » qui veulent marier leurs filles, c'est-à-dire disposer, selon la tradition autoritaire, d'êtres qui, a priori, doivent se prononcer en toute indépendance.

Ce sont les commandements des fiancés :

« Ne vous mariez pas jeunes. La jeunesse ne sait pas ce qu'elle fait. »
« N'épousez pas un homme qui hait les chiens. Il ne vous aimera pas. »
« N'épousez pas un danseur. Il vous dansera sur le cœur. »
« N'épousez pas un sportif, ce serait un mari sans performance. »
Et il y en a vingt comme ça !

Conseil d'administration du « Libertaire »

Réunion demain soir, à 20 h. 30. Présence indispensable. Très important.

Comité d'initiative de l'U. A.

Réunion demain soir, à 20 h. 30, rue Louis-Blanc, 9.

Les délégués sont instamment priés d'être présents, étant donné l'importance de la réunion.

L'AGITATION ANARCHISTE

Ecole du propagandiste anarchiste

Dimanche 8 Février, à 2 heures précises, visite conférence au musée du Louvre, sur la sculpture (art Grec), sous la conduite du camarade sculpteur LARAPIDIE. Rendez-vous à 2 heures, arcade droite, sortie (métro Palais Royal), rue de Rivoli.

GRUPE DE LILLE

Mercredi 11 février, à 19 h. 30 précises, chez Paul Thant, 1, rue du Sabot, premier étage, place Catinat, à Lille :

GRANDE CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

sur
Les Crimes de l'Autorité
par Louis LOREAL

N. B. — Le Groupe manquant de salle actuellement, nous profiterons de la réunion pour envisager sérieusement la situation.

GRUPE DE LILLE

Le vendredi 13 février, à 19 h. 30, salle Merlevède (« A la Cloche »), rue du Marais, à Canteleu-Lomme (face la rue Copernic) :

GRANDE CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

sur
Les Crimes de l'Autorité
par Louis LOREAL

GRUPE D'ONNAING

Demain dimanche 8 février, à 16 heures 30, salle de la Mairie, à Onnaing :

CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

par Louis LOREAL

Sujet traité :

Les Crimes de l'Autorité

Prière à tous les camarades de faire le nécessaire pour la réussite de cette réunion.

GRUPE DE WATTELOIS

Lundi 9 février, à 19 heures, salle Verriest, 1, rue Blanche-Ballon :

CONFERENCE

par Louis LOREAL

Sujet traité :

Les Crimes de l'Autorité

GRUPE DE LEVALLOIS

GRAND MEETING

le jeudi 12 février, à 20 h. 30, à la Maison Commune, 28, rue Cavé, à Levallois, sur la Faillite

« L'EN DEHORS »

Sommaire du Numéro 52

Le Fétiche « Pratique » (Alphéus Stewart). — L'« Espèce » individualiste. — En guise d'apologie. — Souvenirs de Cour d'assises (E. Armand). — Rondel du Timoré (Ch.-A. Bonlemp). — Réalités, Vérités (Gérard de Lacaze-Duthiers). — Théodore Herzka (Pierre Ramus). — Sonnet (Luvati). — Gobineau précurseur et révolté (G. Spies). — L'Éducateur et l'Enfant (Edith Byrne Fern). — Mon Credo (Florentino Ameghino). — Aux Compagnons. — Discutons (E. Armand). — Sécularité et Propagande. — Grandes Prostituées et Fameux Libertins (Emilio Gantle). — Correspondance (Wastiaux). — Glanes. — Nouvelles. — Commentaires. — Croquis. — Parmi ce qui se publie (René Dunan). — Trois Mots aux Amis. — Où l'on se retrouve. — Où l'on discute. — A. E. Armand, 22, cité Saint-Joseph, à Orléans. Un exemplaire : franco, 0 fr. 35. S'adresser

LES SPECTACLES

Opéra. — 13 h. 30 : Thaïs. — 20 h. 30 : Hérodiade.

Opéra-Comique. — 13 h. 30 : Orphée. — 20 h. : Madame Butterfly ; Cavalleria Rusticana.

Gai-Lyrique. — Rip.

Triaxion-Lyrique. — 14 h. 30 : La Fille de Mme Angot. — 20 h. 30 : La Chanson de Paris.

Comédie-Française. — 13 h. 30 : Les Femmes de La Reprise. — 20 h. 30 : Le Demi-Monde.

Odéon. — 14 heures : Le Bourgeois gentilhomme. — 20 h. 30 : La Samaritaine.

Porte-Saint-Martin. — Pour Gyn.

Atelier. — 14 h. 45 : L'Avare. — 20 h. 45 : La Volupté de l'Honneur.

Comédie des Champs-Élysées. — Le Mariage de M. Le Trouhadec.

Studio des Champs-Élysées. — Mademoiselle Julie. — Déjeuner d'Artistes.

Théâtre des Arts. — Tota Mulier.

Nouvel-Ambigu. — Matinée et soirée : Reine d'Amour.

Mathurins. — Natchalo.

Théâtre de l'Avenue. — Pépète.

Albert-Ier. — Un Nom ; Un Tapeur.

Théâtre Populaire du Trocadéro. — 14 h. 30 : Oreste et Gringoire.

CABARETS

Noctambules. — Hypsa, Cazol, R.-P. Groffe, J. Bastia, etc., La Revue.

La Vache Enragée. — Maurice Hallé et les chansonniers.

A travers le Monde

ALLEMAGNE

LA REPONSE A CLEMENTEL

Toujours les dettes ; nos dettes, puis- qu'après tout c'est nous qui serons obligés de les payer. L'Angleterre ne veut pas attendre et cherche les moyens propres pour rentrer dans les quelques 50 milliards empruntés par le gouvernement français.

M. Clémentel, ministre des finances français, avait fait des propositions à « l'alliée » d'outre-Manche. C'est à ces propositions que vient de répondre le cabinet britannique par une note qui fut remise à Paris hier après-midi.

Que contient cette note ? D'après le *Daily Telegraph*, c'est un court document et non pas un laborieux memorandum technique. Il exprime l'interprétation qui, dans les circonstances présentes, devrait être donnée par le gouvernement débiteur à la note Balfour. En un mot, il fournit à la France les principes sur lesquels l'Angleterre compte que la France formulera une offre !

Attendons donc pour savoir à quelle sauce nous serons mangés.

LE SCANDALE BARMAT

La presse française exploite adroitement le scandale financier Barmat, comme si les faits dénoncés n'étaient pas courants en France, comme en Allemagne dans le monde politique.

Ex-chancelier Bauer, qui est accusé et non à tort d'avoir, étant ministre, favorisé des entreprises financières qui le payait pour les services rendus, a été obligé de résigner son mandat sur l'insistance du comité de contrôle du parti socialiste démocrate et l'on pense qu'il s'éloignera totalement de la scène politique ne pouvant refuter les accusations portées contre lui.

Combien y a-t-il de politiciens dans le genre de Bauer. Combien y a-t-il en France de députés qui ont les mains propres et dont le mandat n'est qu'un paravent qui leur permet d'accomplir les plus basses besognes. Si l'on cherchait l'origine de la fortune de tous les députés et si le peuple connaissait toutes les manœuvres financières des politiciens il se rendrait bien vite à l'évidence et comprendrait que les Bauer forment la grande majorité des parlementaires.

ITALIE

L'HISTOIRE EXTRAORDINAIRE D'UN CORSAIRE

A Pordonone, en Italie, vit le « signor » Guglielmo Caluzzi, qui vient de revendiquer un héritage fabuleux ; il s'agit de 75 millions de livres sterling qui, au cours du jour, représentent environ 70 milliards de francs. Cette succession a été laissée, en 1760, par un batelier, du nom de Pederico del Ro, dit Benet, et qui s'était enfui de Vittorio Veneto, parce qu'on prétendait qu'il avait poignardé son frère. Selon la tradition, Benet avait été recueilli par un vieux corsaire dont le navire avait, entre l'île Maurice et Madagascar, attaqué et pillé le bâtiment sur lequel se trouvait le fugitif. Cet écumeur de mer était immensément riche ; en mourant, il laisse sa fortune à Pederico del Ro, qui était devenu son second et qui continua pour son propre compte à pratiquer la guerre de course. Il mourut à Bombay où depuis lors ses biens sont conservés. Guglielmo Caluzzi qui revendique sa part d'héritage serait le fils d'une Del Oro, elle-même descendante d'un des frères du vieux corsaire du dix-huitième siècle.

MAROC

POSE LES CONDITIONS DE PAIX

L'envoyé spécial de la « Chicago Tribune » au Maroc espagnol a pu joindre et interviewer Abd-El-Krim qui lui a fait les déclarations suivantes :

« Le mouvement panislamique n'existe pas. Tout ce bruit fait autour du panislamique a seulement pour effet d'effrayer les Anglais et les Français afin de leur faire prendre une attitude d'opposition au gouvernement du Rif. Nous n'avons aucune

espèce de rapport avec aucun mouvement arabe dans le Maroc français, en Algérie, en Tunisie ou en Egypte. Nous n'avons pas l'intention d'essayer d'établir des rapports de ce genre.

« Nos luttes sont exclusivement nationales. Notre seule ennemie, c'est l'Espagne... Quant à la paix, elle viendra quand l'Espagne voudra. Nous désirons avant tout la paix et la liberté. Avant tous les autres, nous désirons que l'Espagne soit en paix avec nous et qu'elle devienne si possible notre amie et alliée... »

« Tous les soldats espagnols au Maroc, de la frontière de l'Atlantique à la frontière orientale, doivent être renvoyés à Melilla ou en Espagne. La seule chose qui pourrait nous satisfaire, c'est de voir l'Espagne abandonner complètement son protectorat. Nous demandons cela au nom de toute la nation marocaine, étant donné que le protectorat espagnol n'a apporté et ne peut apporter à notre peuple que misère et désolation. »

HEDJAZ

POUR L'ETABLISSEMENT DE LA REPUBLIQUE

D'après le correspondant de la *Morning Post* au Caire, les membres de la délégation hindoue du Califat qui ont récemment visité le Hedjaz, repartent demain pour les Indes. Dans une interview, ils ont exprimé la conviction que le Hedjaz devait devenir une république.

Ibn Saoud avait exprimé le désir de le voir, mais le roi Ali les avait empêchés d'arriver jusqu'à lui.

Les recommandations qu'ils avaient faites au gouvernement du Hedjaz et qui ont été appuyées par Cherket Ali sont :

- 1° Une république du Hedjaz doit être établie ;
- 2° Une conférence de l'Islam doit être convoquée pour établir cette république ;
- 3° Qu'il n'y ait plus de relations ni avec le roi Hussein, ni avec les membres de sa famille ;
- 4° Qu'une Confédération arabe soit formée ;
- 5° Que la Mecque soit, si possible, choisie comme siège de cette conférence ;
- 6° Que si l'établissement d'une république échouait, une chambre des députés élue par le peuple entre en fonctions sous la présidence provisoire d'Ibn Saoud.

ESPAGNE

PRIMO RETOURNERAIT AU MAROC

D'après une dépêche de Londres on s'attend dans les milieux militaires à ce que le général Primo de Rivera retourne sous peu au Maroc.

Pour y préparer de nouvelles victoires aussi glorieuses que les précédentes, sans doute.

Incendie dans une ferme

Un incendie d'une extrême violence a détruit de grandes remises de récoltes et où se trouvait également du matériel agricole, à la ferme de la Charnoye, commune de Jouy-le-Château, exploitée par M. Nivart.

Les pertes sont évaluées à 200.000 francs. Le feu détruit en peu de temps tout le travail d'une année.

Il faut croire que les garanties prises ne sont pas suffisantes pour sauvegarder du feu l'indispensable à la vie et au travail.

La jalousie criminelle

Agen, 7 février. — Un nommé Germain, 19 ans, travaillant sur la voie ferrée, et Mlle Lambert, 19 ans, vivaient ensemble à Duras. Ayant des doutes sur la fidélité de son amie, le jeune homme est allé l'attendre sur la route et, lorsqu'elle parut, lui laboura le visage et le cou avec un rasoir. On ne croit pas que les jours de la victime soient en danger.

Le meurtrier est en fuite. Quand donc ceux qui s'aiment comprendront-ils que chacun est maître de sa personne ?

Ceux qui font bon marché de la vie des autres

Montpellier, 7 février. — Le Conseil de Guerre a condamné à huit ans de travaux publics le soldat Emile Bois, inculpé de refus d'obéissance, d'outrages envers des supérieurs et de rébellion.

Ainsi, pour un mouvement d'humeur, pour une injure, sans doute justifiée, un jeune homme verra gâchées huit des plus belles années de sa vie.

Peut-être même n'en reviendra-t-il pas.

Chauffeurs, attention !

A partir de lundi 9, les rues suivantes seront à sens unique :

Rue Saunier, de la rue Lafayette vers et jusqu'à la rue Richer ; rues de Provence, Richer et Petites-Ecuries, vers et jusqu'à la rue du Faubourg-Saint-Denis ; rues de Paradis et Bleue, de la rue du Faubourg-Saint-Denis vers et jusqu'à la rue Lafayette ; rue Joubert, rue de la Chaussée-d'Antin, vers et jusqu'à la rue Caumartin ; rue de la Roquette, de la place de la Bastille vers et jusqu'à la place Voltaire ; rue Sedaine, du boulevard Voltaire vers et jusqu'au boulevard Richard-Lenoir ; rues de Rambuteau, des Francs-Pourgeois et du Pas-de-la-Mule, de la rue Beaubourg vers et jusqu'au boulevard Beaumarchais ; rues Saint-Gilles, du Parc-Royal, de la Perle, des Quatre-Fils, des Haudriettes et Michel-Lecomte, vers et jusqu'à la rue Beaubourg ; rues de Cléry et du Mail, de la rue Réaumur vers et jusqu'à la place des Victoires ; rues d'Aboukir, de la place des Victoires vers et jusqu'à la rue Réaumur ; rues Saint-Augustin et des Filles-Saint-Thomas, de l'avenue de l'Opéra vers et jusqu'à la place de la Bourse ; enfin, rue de l'Equilibré, de la rue du Faubourg-Saint-Denis vers et jusqu'à la rue du Faubourg-Montmartre.

Ce soir à 20 heures 9 minutes éclipse de lune

Ceux qui ont été chagrinés de ne pas voir l'éclipse de soleil vont être consolés, si du moins le temps est beau. Ce soir, à 20 heures 9 minutes, la terre passera entre le soleil et la lune, obscurcissant celle-ci aux trois quarts.

L'avion meurtrier

Le matelot armurier Joseph Rodier, du centre maritime de Toulon, effectuait un vol en hydravion lorsqu'une panne de moteur se produisit.

L'appareil descendit en vrille d'une hauteur de cinquante mètres et se brisa sur le sol.

Le pauvre matelot fut tué net. Encore un petit gars qui ne reverra pas les siens.

Mais pourquoi leur fut-il arraché ?

En peu de lignes...

Accident d'aviation

Toulon, 7 février. — Par suite d'une panne de moteur, un avion du Centre de Saint-Raphaël a capoté. Le matelot Rodier qui pilotait l'appareil a été tué.

On arrête

Saint-Etienne, 6 février. — Yvonne Chambon, âgée de 20 ans et son frère, Charles, 17 ans, soupçonnés d'avoir assassiné l'électricien Marceau Corra à Roanne, ont été arrêtés dans la soirée, près de Saint-Etienne, chez leurs parents. Tous deux ont avoué.

Charles Chambon interrogé a déclaré que sa sœur ayant été menacée par son ancien amant, Marceau Corra, parce qu'elle refusait de reprendre la vie commune, il était intervenu et avait tué ce dernier.

Pour ne pas survivre à son fiancé

Armentières, 6 février. — Mlle Marthe Bonnac, âgée de 27 ans, professeur au collège de jeunes filles d'Armentières, s'est suicidée en se jetant sous un train à un passage à niveau.

Le corps de la malheureuse a été retrouvé.

vé déchiqueté : la tête séparée du tronc, le bras et la jambe droites sectionnés.

La désespérée était la fiancée de M. Jacques Gigout, critique théâtral, attaché à la rédaction du « Télégramme du Nord » qui succomba dernièrement des suites d'un accident de taxi-auto.

Un taxi renverse

M. François Costes, 36 ans, menuisier, 38, rue de Turenne, à bicyclette, boulevard Voltaire, est grièvement blessé par un taxi.

Surveillez vos mioches

Le jeune Marcel Renger, 3 ans, 11, rue des Canettes, seul dans la cuisine, renverse sur lui une casserole d'eau bouillante et est grièvement brûlé.

Le martyrologe des piétons

Avenue d'Italie, un tram renverse et blesse grièvement Mme Alice Delhope, 28 ans, 144, avenue des Dahlias, à l'Hay-les-Roses, et son bébé de vingt mois. Tous deux sont à la Pitié.

Rue Saint-Denis, le cycliste Raymond Thibault, 18 ans, 118, rue des Entrepreneurs, est serré entre deux véhicules et grièvement blessé.

Rue Montmartre, M. Henri Lendais, 106 ter, rue de la Garenne, à Courbevoie, est renversé par une auto des postes et grièvement blessé.

Avenue de l'Observatoire, descendant d'un tram en marche, l'Italien Albizo Roties, 18 ans, de Saint-Quentin, se blesse grièvement.

Rue de Rivoli, un autobus serre contre un réverbère M. Jean Berthly, 28 ans, employé de banque, 93, rue de la Gare, à Eauboune. Grièvement blessé.

Place de l'Odéon, un chasseur du théâtre de l'Odéon, René Labriet, 20 ans, 24, rue de l'Exposition, est grièvement blessé par un taxi.

Ceux qui en ont marre

On a repêché de la Seine, à Port-Marly, le cadavre d'Yves Guédard, 56 ans, domicilié à Port-Marly. On croit à un suicide.

En sortant de l'usine

A la sortie des ouvrières de la cartoucherie Javelot, rue de Boulogne, Louis Contaud, 22 ans, célibataire, 37, rue Héribard, à Paris, a assailli une jeune femme de 27 ans et lui aurait fait un mauvais parti sans l'intervention de trois ouvriers. Il a été arrêté après avoir failli être lynché.

Des « mouches » mal reçues

La nuit dernière, vers 2 heures, Robert Langlois, 25 ans, domicilié rue de l'Orange, à Versailles, et Fernand Viol, même âge, de Villacoublay, appartenant tous deux à l'agence de police « la Surveillance Française », dont le siège est à Versailles, impasse des Gendarmes, effectuaient une tournée rue de Toulon, à Versailles, lorsqu'ils aperçurent trois hommes qui venaient de cambrioler l'église Jeanne-d'Arc. Ceux-ci prirent la fuite. Les deux mouchards, qui étaient à bicyclette, les rejoignirent. Mais à peine Langlois et Viol avaient-ils mis pied à terre que les trois hommes tiraient dans leur direction des coups de revolver.

Viol, atteint de deux balles, au cou et à la tempe gauche, fut tué sur le coup.

Langlois fut atteint de trois projectiles à la joue gauche, au rein et au mollet droit.

On a vu vague signalement des meurtriers. Ils étaient trois : l'un grand et les deux autres beaucoup plus petits, tous coiffés de casquettes et vêtus de pardessus foncés.

On suppose que ces inconnus sont ceux qui, la veille, dans le même quartier, essayèrent de cambrioler une villa, rue de Montebello, mais furent mis en fuite par le jardinier, qui tenta de s'emparer d'une automobile appartenant à M. Pexier, rue du Parc-de-Clagny, en fracturant la porte de la remise.

Le feu

Hier, vers 16 heures, un incendie s'est déclaré dans les réserves de la maison Guelz, 24, boulevard des Italiens. Le feu a pris rapidement une grande extension.

Une victime de la police

Mathieu Arézian, sujet arménien, âgé de 18 ans, journalier à Bezons, fut conduit, cet après-midi, au parquet de Versailles, pour outrages aux agents. Placé dans une cellule, il profita de l'inattention

du gardien pour se jeter par la fenêtre dans le vide.

Relevé le crâne fracturé, on le transporta dans un état grave à l'hôpital. Ce jeune était-il vraiment coupable ? N'a-t-on pas profité de sa situation d'étranger pour lui faire des misères et le pousser à bout ?

Les poisons qui tuent

Nice. — Marie Cucchiatti, âgée de 24 ans, de nationalité italienne, a été trouvée morte, hier soir, par sa logeuse, à Beausoleil, après l'absorption d'une dose exagérée de stupéfiant.

Il y a quelques jours déjà, une autre pensionnaire du même garni succomba dans des conditions identiques.

M. Herbette cambriolé

PAS A PARIS, A MOSCOU

Voilà de quoi soulever des difficultés diplomatiques. On avait déjà annoncé que Zinovief avait dévalisé l'ambassade de France à Moscou, mais M. Herbette avait protesté contre ces bruits et la presse fut obligée de se rétracter.

Une dépêche de Moscou annonce à présent que M. Jean Herbette a été victime d'un cambriolage à l'ambassade de France.

Il ne reste plus au gouvernement français qu'à déclarer la guerre à la Russie, si le gouvernement des Soviets ne fait pas arrêter immédiatement tous les sans-travail qui sont susceptibles d'avoir commis ce crime.

LEURS DIVIDENDES

Plusieurs ouvriers creusaient un tunnel dans la banlieue de Grenoble lorsqu'un éboulement se produisit. L'un des ouvriers, Jean Beltramont fut enseveli et tué.

Toujours la même histoire, les ouvriers crevent à la tâche et leurs employeurs vivent grassement.

A quand les temps meilleurs ?

L'exploitation de la misère

Ecoutez ce récit :

Etant sortie de l'hôpital le 20 janvier dernier, après trois mois et demi de maladie, je trouvais à me loger rue des Couronnes, numéro 46, en hôtel. La première nuit, la propriétaire me fit payer la somme de 6 francs dans un petit cabinet. Je lui demandais si je pouvais avoir une chambre à la semaine ; sur sa réponse affirmative, j'acceptais la location d'une chambre à 28 francs par semaine, mais, lui expliquant ma situation, il fut convenu entre elle et moi que jusqu'à ce que je puisse trouver du travail je lui donnerais la somme de 4 francs par jour, ce qui ferait exactement la somme de 28 francs pour la location hebdomadaire.

Mardi dernier 4 février, me trouvant dans l'impossibilité absolue de lui régler ces 4 francs de journée, j'attendis au lendemain, car j'espérais trouver ce qu'il me fallait pour payer. Ce furent les camarades du groupe qui, jeudi soir, me donnèrent d'un commun accord ce quoi faire face à cette nécessité. Il était 11 heures et demie quand je rentrai chez moi, après la réunion du groupe. Je l'appelai pour lui remettre mon argent, qu'elle refusa catégoriquement en me disant : « Demain matin, je m'expliquerai. » Ne comprenant rien à cette décision de la gérante de l'hôtel, et la clef de ma chambre étant en ma possession, je gagnais ma chambre. Quelle ne fut pas ma stupeur de ne pouvoir ouvrir ma porte : un cadenas était dessus.

Sur ma demande d'ouvrir cette porte, elle m'opposa un refus formel, et ce ne fut qu'à une heure du matin, à force d'énergiques protestations, que je réussis enfin à pouvoir me coucher.

J'affirme qu'elle n'a pas attendu mon retard, car la chambre était avant midi complètement nettoyée, draps et rideaux changés. C'était donc une décision prise à mon insu, et sans aucun motif.

Ne pourrions-nous donc jamais arriver à assurer aux ouvriers et aux mères de famille, que la maladie ou le chômage jettent dans la misère, autre chose que la rue à 11 heures du soir, quand nous payons de pareils taudis des 30 et 40 francs par semaine, au prix des plus grandes privations ?

GABRIEL MOULET.

Pour faire réfléchir

ACTUALITES ASTRONOMIQUES

Depuis les grands astronomes du siècle dernier — Herschel, Kelvin, Newcomb — depuis même d'autres plus récents, qui qu'aussi célèbres — Edington, Nordmann, Flammarion — que les cieux ont changé d'aspect ! Par exemple, les dimensions de la voie lactée ; elle est dix fois plus vaste que les savants suscités surtout les premiers, se le figuraient. On admet maintenant que ce n'est plus 30.000 années qu'il faudrait à un rayon de lumière pour traverser ce formidable tourbillon d'étoiles ; mais 300.000 ans. Or on sait qu'un rayon de lumière accomplit 30.000 kilomètres à la seconde.

La voie lactée n'est pas immobile : tout paraît indiquer qu'elle s'avance dans la direction du Capricorne, à une vitesse de 650 kilomètres à la seconde.

Qu'est notre terre, que dis-je ? notre pauvre petit système solaire dans les milliards d'étoiles qui composent cette nébuleuse formidable ? Moins qu'un atome. L'amas d'étoiles de la voie lactée qui paraît le plus éloigné de nous, l'amas 7006 du Dauphin, se trouverait éloigné de nous de 220.000 années de lumière. Un germe parti de notre planète mettrait plus de six millions de siècles pour y arriver !

On considère actuellement la voie lactée, comme une spirale à deux tours dont le centre serait placé dans la Croix du Sud, une spirale à deux tours dont les replis contiendraient des milliards de systèmes solaires, à toutes les étapes de leur évolution. Mais la voie lactée est loin, fort loin de contenir tous les astres du ciel, comme quelques cosmographes continuent encore à l'écrire. Elle est en tout et pour tout l'une des neuf cent mille nébuleuses spirales que vient de recenser Curtis, grâce au puissant télescope de l'observatoire de Lick, en Californie.

A remarquer qu'avec des instruments encore plus puissants on pourrait multiplier ce chiffre vraiment formidable.

Ces univers stellaires, non seulement analogues à la voie lactée, mais souvent beaucoup plus grandes qu'elle, se trouvent à des distances presque incommensurables. Par l'étude de leurs étoiles variables, l'astronome Shapley, évalue leur distance à huit ou dix millions d'années-lumière et ces chiffres sont encore au-dessous de la vérité ; les récentes études spectrales de leur lumière indiquent un fort déplacement de leurs longueurs d'onde vers le rouge. S'il s'agit là d'une application des théories d'Einstein et non d'un accident d'optique, ces distances seraient dépassées de beaucoup.

Que sont auprès de tout cela et les hommes et nos querelles de chapelles et les luttes des partis politiques et les guerres que se font, sur le dos de leurs administrés, les conducteurs de troupeaux humains pour assoir ou conquérir l'hégémonie économique ou autre, oui, qu'est tout cela auprès de l'immensité cosmique ?

UN PRECURSEUR DE LA THEORIE DE L'EVOLUTION

Il y a cinq siècles que le Rabbini Albo, un israélite de l'Aragon, écrivait dans son ouvrage « Ikkarim » (Les Premiers Principes) les lignes suivantes (elles datent de 1425) :

« Lorsque nous réfléchissons aux formes diverses des règnes qui comprennent les organismes vivants nous découvrons que toutes se dirigent vers une forme parfaite en évoluant par degrés, c'est-à-dire, que chaque règne dans l'échelle du progrès, est toujours plus parfait que celui qui l'a immédiatement précédé, comme si la substance s'efforçait constamment d'évoluer de la forme imparfaite à la forme plus par-

faite progressant graduellement jusqu'à ce que la forme la plus parfaite soit atteinte. La substance est d'abord élémentaire, de cet état, elle passe à l'état minéral, avec la matière inorganique comme noyau, de la même manière, elle passe du végétal à l'animal et de la brute à l'homme. Ici, l'évolution est à un point mort. La loi qui veut que les ordres inférieurs passent aux supérieurs s'applique même aux organismes les plus inférieurs ; là aussi, les moins développés précèdent toujours les organismes plus complètement.

« La même loi qui fait de l'obtention d'une forme définie en chaque espèce, le but de l'évolution s'applique aux divers ordres considérés comme un tout et cela jusqu'à ce que soit atteint le dessein voulu : l'état d'homme... car l'homme est le but de tous les êtres inférieurs. Nous trouvons une preuve de cette constante évolution de la substance du plus bas au plus élevé dans les organismes qui se trouvent exactement sur la frontière qui sépare un règne de l'autre ; par exemple, le corail qui se trouve sur la limite qui sépare le minéral du végétal ; encore l'éponge qui se trouve sur la limite qui sépare le végétal de l'animal. L'homme donc, qui forme le but de toute évolution puisqu'il renferme en lui l'agrégat de toutes les formes inférieures qui le précèdent, l'homme est le plus parfait de tous. »

Voilà qui n'est pas mal raisonné pour un homme antérieur de plusieurs siècles aux connaissances et aux moyens d'investigations scientifiques des Lamarck, Darwin, Wendell, De Vries, Correns et Tchemack pour ne citer que ceux-là.

UNE THESE NOUVELLE

Nouvelle est peut-être un peu exagéré, pour mieux dire émancipatrice des préjugés en la matière. Le « Progrès médical » du 10 janvier contient une étude très substantielle de Raymond Hamet sur la masturbation, d'où il ressort que malgré l'opinion courante « l'onanisme n'a pas les conséquences terribles qu'on lui attribue si

communément » (Camus). Aux points de vue de ses effets sur l'appareil uro-génital « il est absolument semblable à ceux du coït (Orlowski) ». La masturbation est infiniment moins dangereuse que le coït interrompu. « L'ébranlement nerveux est plus grand par l'emploi de la femme (W. Erb) ». La fatigue musculaire est beaucoup plus grande dans le coït que dans la masturbation. (Hammond). « La masturbation pratiquée même avec excès aux environs de la puberté n'a généralement aucune influence sur le développement des organes génitaux ». Bref, conclut l'auteur de cet article excessivement documenté « si cette perversion est regrettable au point de vue social, elle semble n'avoir aucun inconvénient pour l'individu ».

Il paraît que toutes les préventions médicales contre la masturbation (les préventions populaires sont d'origine religieuses) proviennent d'un livre intitulé « Onania » qu'un charlatan anglais publia au début du XVIII^e siècle. Dans ce livre, sans aucun caractère scientifique, l'auteur charge la masturbation de tous les forfaits, simplement pour vendre une drogue qui devait complètement guérir de cette habitude ceux qui en feraient l'emploi. De nombreux auteurs se contentèrent un siècle durant de copier servilement le charlatan en question. Ce ne fut qu'en 1872, avec Christian, qu'on commença à réexaminer toute la question.

UN ANTIMILITARISTE DU XV^e SIECLE

Voici comment le chroniqueur allemand Sébastien Frank, s'exprime sur le compte des soldats de son temps — en l'espèce les lansquenets :

« En l'année 1495, au temps de l'empereur Maximilien, apparurent les lansquenets, gens inutiles à qui ce soit. Ce sont des êtres damnés, perdus, dont le métier est de sabrer, transpercer, voler, incendier, égorger, jouer, jurer, s'enivrer, forniquer, faire sciemment des veuves et des orphelins — pour ensuite se réjouir du malheur du peuple, se nourrir du dommage fait à autrui. A l'intérieur comme à

l'extérieur, ils font la guerre aux paysans, vagabondant, écorchant, pillant. Non seulement à tous, mais à eux-mêmes inutiles, je ne puis trouver aucune apparence d'excuse à ceux qui ne voient pas en eux le fléau et la peste du monde. On doit non seulement les nourrir à ne rien faire comme des seigneurs, mais les recevoir magnifiquement, qu'ils fassent la guerre ou non, et cela aux frais d'autrui, eux qui font pleurer tout le monde. Le dernier des ouvriers quitte son labour ou sa charrue et la voile parti en guerre, le monde n'est plus pour lui désormais qu'un lieu de promenade qu'il parcourt en oisif. Et à cet homme-là personne n'aurait attaché la moindre importance. Que la guerre éclate, sur mille, il n'en est pas un qui soit content de sa solde, mais comme je l'ai dit assassin, brûler, piller est leur métier et passe-tout ordinaire. Qui se montre le moins scrupuleux et le plus débridé est le meilleur lansquenet ; celui-là fera son chemin et est digne d'être promu à la double solde ; le pire chez eux est le meilleur ; qui ne sait ni égorger ni faire le bourreau ne vaut rien. Les voiles revenus au pays avec le prix du sang et les dépouilles des pauvres : ils racrochent d'autres gens qu'ils débouchent de leur travail, et ils se promènent en titubant dans les rues, au grand scandale des habitants, bons à rien d'autre qu'à fréquenter les cabarets. Ces gens ont le sens tellement tordu qu'aucune mécanique ne leur fait honte. Ils veulent jouir d'une bonne réputation et, tout en se conduisant à l'encontre des chrétiens, veulent qu'on les considère comme de bons chrétiens. Etant donné toute cette paresse, tout ce luxe, toute cette débâche, tout cet inutile métier, rien d'étonnant à ce que tout soit cher et qu'il n'y ait plus d'argent dans le pays. Tout le pain est chez ces saute-elles qui ne cultivent pas, mais se contentent de dévorer les moissons. »

Pour avoir été brossé il y a quatre cent cinquante ans, le tableau est encore bien actuel, bien vivant.

E. ARMAND.

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Tâcheron et Sabotage

En arrivant, les émigrants ont le souci de trouver du travail et celui aussi de gagner beaucoup d'argent. Les appels réitérés des organisations syndicales n'ont pas suffi pour leur faire rejoindre le syndicat. Ils n'ont qu'un seul désir, le travail à tâche qui leur permettra de faire beaucoup d'heures. Parqués comme des animaux dans des baraques, sans hygiène, ils vivront là des mois et des mois. Si un appel leur est fait, si une observation leur est adressée, le chantier qui désormais est leur propriété sera à l'abri de la violence; la lagarrie de Monthéry en est une preuve, en est une seule. L'on comprendra qu'avec de telles conditions, les travailleurs de ce pays sont infériorisés.

Le public ne sait pas ce que c'est que le tâcheron, il comprendra mieux quand il saura que celui-ci exige chaque jour une tâche, le soir venu l'ouvrier doit l'avoir accomplie, sinon il est remercié. Or, cette tâche est toujours faite du maximum. Parmi l'équipe, il y a les noussours de charge, forts à bras qui entasseront briques sur briques sans respect de la technique, l'être infériorisé est tenu de la pratique bien moins, les joints ne sont pas remplis, des vides sont laissés dans le mur qui dans un temps plus ou moins éloigné permettront la désagrégation. La division des rangs est traitée de la même façon, si bien qu'il n'y a plus de niveau. Rompu, épuisé, sa journée finie, l'ouvrier est heureux de trouver le grabat sur place pour réparer ses forces épuisées, après avoir absorbé quelques stupéfiants à la cantine proche qui ne peut raisonnablement faire mieux, étant donné les prix réduits qu'il est tenu de pratiquer.

L'Italien est une des catégories qui se prêtent le mieux à cette besogne. Recruté dans les pays les plus malheureux de la terre Mussolinienne, habitué dans leur propre milieu à se suffire de peu, c'est pour eux un horizon nouveau, manger à leur faim, réaliser quelques économies pour subvenir aux besoins de leur famille. La réaction fasciste aidant la crise économique qu'elle provoque a fait accentuer cette immigration, de sorte que l'on peut dire que

les travaux du bâtiment compte une moyenne de 50 à 60 pour cent de main-d'œuvre étrangère, dont 50 pour cent de travail à tâche ou au compte d'un tâcheron. Si l'on admet que pour se défendre, les nationaux ont été contraints, dans une certaine mesure, d'employer les mêmes moyens, on constatera dans quelles conditions sont exécutés les travaux.

Devant pareille situation, que devons-nous faire ? Signaler à qui de droit ces faits. Nous l'avons fait et nous avons même dit que nous ne pouvions rester plus longtemps inactifs, devant nous la misère des foyers sans pain, les enfants sans vêtements, nous connaissons des pères de famille qui ne peuvent envoyer leurs enfants à l'école n'ayant pas de quoi les nourrir, la cheminée sans feu, le buffet vide, des larmes dans les yeux de braves ouvriers, usant la dernière semelle de souliers, à la recherche du travail, pendant que d'autres font dix et douze heures.

C'en est trop. Nous avons adressé plus de 200 lettres aux inspecteurs du travail qui ont mission de faire respecter les lois ; tous les jours, nous signalons des violations de celles-ci et cela continue. Le S.U.B. ne s'est jamais fait d'illusions, mais il a voulu s'offrir toutes les garanties légales, la coupe est pleine, elle déborde, les ouvriers de ce pays exigent en échange de l'effort de leurs muscles, le pain pour eux et leurs enfants. Puisque pour le travail, il n'y a pas de justice, les travailleurs sauront la faire eux-mêmes. Ils n'ont point l'intention de faire un retour sur le passé, ils n'ont point voulu la guerre, seuls, ils en portent les conséquences.

La prison ou du pain

L'hésitation est proche de la couardise et celle-ci est voisine de la lâcheté. Décidé à obtenir leur droit à la vie, les gars du bâtiment se doivent de ne plus réfléchir ou alors, déclarer qu'à notre tour nous devons émigrer. Toutes les mesures d'accord sont épuisées, l'action seule est notre moyen.

Que tous les chômeurs s'tiennent prêts à répondre à l'appel du syndicat, la solution s'impose.

POMMIER.

Le Syndicalisme et la lutte des classes

Dans un article du 26 janvier, et dont j'ai utilisé le titre, le camarade Thiévon indique le point précis, selon lui, où se trouve la cassure entre les deux classes antagonistes. Il dit textuellement ceci : « Est mon ennemi quiconque veut m'asservir... » Il serait fort étonné si, en vertu de la technique économique, l'acte même de cet asservissement, qu'il a cru situer, déplaçait considérablement la cassure au point de la transporter en plein milieu de la classe qu'il considère avec juste raison, malgré son erreur technique, comme asservie.

La question à trancher aujourd'hui n'étant pas sur ce point, je ne m'y étendrai pas ; cependant, pour justifier mon objection, je l'appuierai sur le nombre considérable de millions de titulaires de livrets de caisse d'épargne, cette banque des travailleurs, et des intérêts servis aux capitaux déposés. Or, ces intérêts constituent pour les déposants travailleurs un revenu sans travail, soit un prélèvement sur le travail ; qu'un prélèvement sur le travail s'appelle dividende ou intérêt, qu'il soit servi à un actionnaire ou à un détenteur de livret de caisse d'épargne, qu'il soit perçu par celui qu'on appelle capitaliste ou par un travailleur, ce prélèvement, grand ou petit, est un élément d'asservissement, et la cassure, si elle peut avoir corps, n'est certainement plus où Thiévon la place.

Dans cet article, Thiévon dit avec raison qu'on ne saurait prétendre faire la révolution ni organiser la vie post-révolutionnaire sans l'aide des paysans, et il propose de former des syndicats mixtes de paysans et de petits propriétaires et d'ouvriers agricoles. Il nous semble qu'il y a dans cette proposition un danger susceptible de conduire à des déboires certains et qu'il vaudrait mieux, par conséquent, l'étudier avant tout.

Il y a, en effet, deux professions distinctes dans ce cas et, ce qui est plus grave, deux professions dont tous les intérêts sont contradictoires. Le paysan propriétaire a intérêt à réduire le plus possible ses prix de revient, par conséquent à payer le moins possible les produits industriels et indirectement faire baisser les salaires ; inversement, il a intérêt à vendre ses produits le plus cher possible, alors que l'ouvrier réclame la baisse des prix. On ne voit pas trop comment leur réunion en des syndicats mixtes pourrait résoudre ce conflit économique entre eux.

L'amélioration de la vie ouvrière ne peut incontestablement provenir que d'un accroissement des salaires ; or, ce relèvement des salaires renchérit les objets et l'outilage du paysan.

Nous avons organisé à Nice, pour étudier ces questions, une Commission intersyndicale dont faisaient partie des secrétaires de syndicats ouvriers, des délégués de syndicats agricoles (petits propriétaires) et des commerçants. Nos observations nous ayant amené à constater ces contradictions des intérêts, nous avons vite compris qu'il fallait chercher une solution capable de les faire disparaître, mais cette solution était de passer le cadre des revendications syndicales coutumières. Celles-ci réclament incessamment une élévation des salaires pour compenser les variations de la cherté, mais pour faire disparaître cette revendication contraire aux intérêts du paysan, il faut supprimer au contraire les variations mêmes de la cherté.

Aussi longtemps que les classes ouvrières ne réussiront pas à imposer une stabilité des prix, leur action se fera toujours aux dépens d'autres travailleurs ; c'est ce que

nous avions signalé au Cartel des services publics de Nice. Et voici qui démontre la vérité de cette manière de voir avec évidence : le Cartel a demandé des augmentations de salaires, mais sans exiger la stabilisation du niveau de cherté. Les augmentations de salaires n'ont pu être accordées que par les augmentations de tarifs, pour ce qui concerne les tramways ; quant à ce qui concerne le gaz, ce sont encore des augmentations décidées par la Compagnie qui devront faire l'appoint. Ce qui fait alors que les augmentations de salaires seront fournies par toutes les masses prolétaires de la ville et des campagnes (transports).

Ces contradictions dans les faits eux-mêmes rendraient illusoire toute constitution de syndicats mixtes. Devant ces faits, l'un des syndicats agricoles reliés à notre Commission intersyndicale a indiqué au gouvernement, sous forme de projet de loi, la technique spéciale au moyen de laquelle on supprime radicalement les variations du niveau de cherté ; c'est sur cette nouvelle formule que les syndicats agricoles et les syndicats ouvriers ont un intérêt commun. Donc, l'entente entre eux pour une action commune peut se réaliser.

Si les paysans sont assurés contre la baisse générale par la fixation d'un niveau invariable de cherté, ils peuvent s'adonner à la production sans crainte de mévente et accroître le revenu de leur travail. Si les ouvriers sont assurés que leur salaire conserve invariablement le même pouvoir d'achat, toute augmentation de leurs salaires serait une amélioration réelle et justifierait les paysans pourraient à leur tour accorder de bonne grâce, puisque la même mesure qui stabilise les prix leur vaut naturellement des bénéfices plus abondants.

Je serais heureux si le camarade Thiévon voulait nous faire part de ses manières de voir sur le terrain d'entente que nous préconisons ainsi.

G. LENCONTRE,
Secrétaire de la Commission intersyndicale
de l'Alliance d'Economie Franche.

Amis lecteurs, abonnez-vous !

Une protestation

Le Conseil des scieurs, découpeurs, mouturiers et similaires du département de la Seine, réunis le jeudi 5 février, proteste avec la dernière énergie contre le gouvernement dit : Bloc des gauches, en ce qui concerne les expulsions des camarades étrangers suspects d'être révolutionnaires. Considère le dit gouvernement, pis que ses prédécesseurs et ne peut le qualifier que d'assassin, en livrant les ouvriers à leurs bourreaux, Mussolini et Primo.

Considère que le dit gouvernement peut-être qualifié de fasciste puisqu'il laisse en liberté, les assassins de la classe ouvrière.

Le Conseil.

Le coup de pied de l'âne

Donnant un compte rendu du Congrès de la Fédération communiste de la Gironde, l'« Humanité » du 14 janvier publie ceci : « Le cas de divers camarades a donné lieu à un examen par le Congrès. Pour incompréhension totale du communisme, une exclusion a été prononcée par 20 voix contre 15. »

Mais alors, citoyens, ces 15 opposants qui comprenaient le communisme à la manière de l'excuse, puisqu'ils l'approuvaient, qu'en faisaient-ils ?

Atteints eux aussi d'incompréhension totale du communisme, ils n'en continuèrent pas moins à être des membres de l'élite ouvrière !

La belle élite vraiment !

Fédération autonome des chemins de fer

Malgré le sectarisme imbécile du Bureau de l'U.D.U. de la Seine qui gère au nom du Parti communiste les biens de tous les travailleurs et prive de leurs droits une partie d'entre eux, la Commission Exécutive de la Fédération Autonome des Cheminots s'est réunie le 5 février 1925 à l'heure convenue.

La Commission a enregistré avec satisfaction les efforts accomplis et les résultats obtenus tant dans la région parisienne qu'en province.

Elle a décidé d'intensifier son action en constituant immédiatement les Unions de Réseaux « R.T. » et « P.L.M. » ainsi que le groupement des syndicats parisiens. Des réunions de propagande seront également organisées à Paris et en province.

Le prix du timbre fédéral a été fixé à 0 fr. 75 et la cotisation syndicale au minimum de 2 francs par mois.

Les syndicats devront, bien entendu, adhérer à leurs unions locales et départementales autonomes et assurer la vie de ces organismes dans les conditions définies par les syndicats adhérents.

La Commission invite tous les camarades à se mettre en relations avec Chavert, bureau 10, 4^e étage, Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau.

Les camarades du P. O., en particulier, sont priés de faire tous leurs efforts pour constituer au plus tôt leurs syndicats et leur Union de réseau.

La réunion des représentants directs des syndicats a été envisagée. La date en sera fixée ultérieurement.

La C. E. provisoire.

Aux Scieurs de pierre tendre

Nous mettons en garde ceux de nos amis restés fidèles aux vieilles traditions du Syndicalisme, contre la hideuse campagne de basses démagogues menée sournoisement contre ceux des nôtres restés à la vieille Fédération. Les injures déversées par ces gens ne resteront pas sans réponse, et la semaine prochaine nous renseignerons nos copains sur le « Syndicalisme Révolutionnaire » des calomniateurs.

Disons de suite qu'il ne s'agit rien de moins que de gens anciens « renards » ou jaunes, briseurs de grève qui, comme la vipère, jettent leur venin sur la proie qu'ils croient facile à abattre.

Tout beau, braves démagogues, aboyez comme de jeunes chiens, mais vous ne pourrez mordre sur notre vieille carapace, vous vous contenterez de montrer les dents.

Aujourd'hui, 8 février. — Bourse du Travail, à neuf heures et demie, les cartes fédérales seront remises à tous ceux de nos amis qui le désireront.

Nous rappelons que le vieux syndicat continuera l'œuvre de propagande comme par le passé, sans tenir compte des cris et des grincements de dents de ceux dont on peut dire qu'ils sont de véritables ennemis.

Le Conseil syndical.

Un coup d'œil dans les « bagnes »

Un nouveau chef de fabrication arrive ce matin à la boîte, « une sale gueule » à l'aspect rébarbatif et ne trouve rien de mieux que de faire régler trois ouvrières sous prétexte que leur tête ne lui revenait pas. Pensez si il est plaisant de se voir sur le pavé à cette époque de morte saison. Naturellement, ce sombre abruti s'est fait enguirlander par les intéressées, mais il mériterait que, tous ceux à qui sa sale gueule ne revient pas, lui mettent une bonne volée qui l'inciterait à être plus humain.

DANS LES JEUNESSES SYNDICALISTES

Leur cynisme

Les dirigeants de l'U.D.U. de la Seine rendant valable l'ukase proposée par eux, et votée au comité général du 17 octobre 1924 par tous les croyants de la Seine, viennent de prendre leurs dispositions pour s'occuper des jeunes.

Les J. S. de la Seine sont dissoutes, du moins ils l'ont déclaré (il est vrai que nous J. S. ne sommes pas de leur avis, loin de là).

Dans une conférence, 111, rue du Château (l'Humanité) du 27 janvier figure un compte-rendu de cette dernière, quarante syndicats représentés par soixante délégués, il va sans dire que tous sont de la C.G.T.U., chaque délégué eut droit de se plaindre de ses conditions particulières de travail dans sa corporation. Plus vint l'arabe, le rigolo dont j'ai déjà parlé dans un de mes précédents articles.

Et voilà, celui qui déclara qu'il n'y avait aucune utilité de constituer des groupes de J. S., alors qu'il existait des J. C. le 22 août, 8, avenue Mathurin-Moreau, entra en lutte contre nous. La carence des J. S., oui parlons-en, elles sont antimilitaristes, antireligieuses et apolitiques. Ce dernier mot n'est pas fait pour le plaisir, ridicule pantin. Quant à ton action, je voudrais la voir.

Il est un fait, c'est que ces farceurs, tout en constituant d'après les bases à Tom-Pouce, un petit syndicat de jeunes dans un syndicat adulte, ne négligent pas ceci : « Il faudra que les adultes les aident dans cette voie. » Tout ce que je puis constater, c'est que ces malheureux, imbus des idées politiques, veulent faire du syndicalisme outrancier à la mode du P.C. Pauvres fous, éduquez-vous donc d'abord !

Mais, en ce qui concerne l'unité syndicale, vous qui la réclamez tant, vous auriez dû il y a longtemps vous abstenir de chercher la division, et encore actuellement de semer la haine et la discorde parmi les jeunes opprimés, vous n'auriez pas besoin de parler de front mique, arrivistes que vous êtes !

Je parlerai d'ici peu des anciennes suggestions Raynaud (1924) pour les J. S. de la C.G.T.U.

Vive les J. S. autonomes !

Envers et contre tous les partis politiques et les politiciens !

René COMMARTEAU.

Aux camarades Encadreurs-Assembleurs

Beaucoup de Maisons d'Encadrement ayant adhéré à notre revendication pour l'obtention des 5 francs de l'heure, nous avons décidé à notre dernière réunion du Samedi 21 Janvier de nous réunir à nouveau pour connaître la réponse des camarades qui à ce moment, n'avaient pas encore satisfait.

Pour généraliser ce salaire vous devez agir sans retard auprès de vos patrons.

Songez que la négligence de quelques-uns d'entre nous, est préjudiciable à toute la corporation, nous devons être solidaires les uns des autres, cela pour le mieux-être de tous, c'est en étant en contact permanent que nous pourrions lutter avec succès contre un patronat qui, lui, sait s'organiser quand il s'agit de nous exploiter.

Pour vos intérêts propres et pour tous vos camarades corporatifs, vous devez assister à la réunion qui se tiendra le Dimanche matin 8 Février, à 9 heures, à la Bourse du Travail, salle de Commission, 2^e étage.

Répandez cette convocation à vos camarades.

Le Conseil syndical.

FEDERATION DU BATIMENT

Solidarité

De nombreuses grèves éclatent dans les corporations du bâtiment, surtout chez nos camarades de province.

La vie chère avec son triste cortège de misère occasionne les révoltes légitimes des travailleurs de la bâtisse.

Hier, Alger, Port-de-Piles, Saint-Julien, Chassagnolles, Saint-Martin-d'Arros, etc... Aujourd'hui, c'est le tour de nos camarades granitiers de Vire. Trois cents travailleurs viennent de quitter le travail. Devant la rapacité patronale, ils réclament une augmentation de salaire capable de faire face au coût de la vie. Plus de vingt maisons sont touchées. Aucune défaillance.

Devant ces révoltes, la Fédération du Bâtiment fait appel à la solidarité des ouvriers pour soutenir ces guerres sociales et pour que les travailleurs obtiennent plus de bien-être et de liberté.

Cet appel sera entendu. Les gros sous seront envoyés au camarade Forget, trésorier fédéral, 33, rue de la Grange-aux-Belles. Camarades, tous pour la solidarité !

Le Bureau fédéral.

Aux travailleurs des Cuirs et Peaux

Le moment est plus favorable que jamais pour agir et se grouper. Voici la période de chômage et les salaires commencent à s'en ressentir, le patronat, devant la faiblesse des individus, ne s'est jamais si bien senti à son aise pour manœuvrer la classe ouvrière et lui imposer sa volonté. Nous devons nous organiser sérieusement pour faire face à nos exploitateurs et leur faire voir, que lorsque nous voulons, nous sommes capables de quelque chose.

Dans quelques jours, vous serez invités à assister à un grand meeting, avec le concours de camarades qui vous expliqueront ce qui intéresse les travailleurs.

En accord avec l'Union régionale, nous avons décidé de nous mettre sérieusement au travail, et de lutter sans répit, pour faire revivre le syndicalisme dans la région et dans notre localité.

Mais pour cela, nous devons nous concerter et nous faire les propagandistes auprès de la presse des travailleurs, à seule fin de leur faire comprendre ce que nous voulons.

Répondons tous, présent, à l'appel du syndicat autonome et que pas un ne boude.

E. TEVENAT.

Lisez tous

"Le Travailleur du Bâtiment"

Communiqués syndicaux

Union Fédérative des Syndicats Autonomes. — Réunion de la C. E. provisoire demain lundi à 20 h. 30 précises, lieu habituel.

Le camarade de Rennes qui a écrit à l'U.P.S.A. est prié de donner son nom et son adresse à Le Pen, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 10, rue du Château-d'Eau, 3, Paris, pour réponse.

Comité Intersyndical du 13^e. — Réunion demain lundi, à 20 h. 30, Maison des Syndicats, 163, boulevard de l'Hôpital.

Le camarade Mai, du S. U. B., est convoqué d'urgence.

Chauffage Central. — Conseil d'entreprise. — Assemblée générale, Bourse du Travail, à 17 h.

P.S. — Les camarades sont avertis de se mettre à jour : un pointage sérieux sera fait.

Syndicat Autonome des Ouvriers Coiffeurs de la Seine. — Permanence les lundis, de 14 heures à 17 heures, 51, rue du Château-d'Eau.

Siege social, 57, rue d'Aléa.

Aux camarades dimanchistes : Le Syndicat Autonome vient d'organiser diverses réunions dans le centre, où vous avez manifesté le désir d'obtenir la semaine anglaise comme vos camarades fermant le lundi.

C'est pour cette raison que le Syndicat Autonome vous convie, syndiqués ou non, au grand meeting qui aura lieu ce dimanche matin, à 10 heures, 3 bis, rue de la Chaussée-d'Antin (café Biard).

C'est à cette réunion que vous envisagerez les diverses modalités d'application et l'action à entreprendre pour obtenir cette réforme.

Tous présents !

Délégués : Masia, Tixier, Kermanec, Morel.

Papier-Cardon. — Permanence de 9 heures à 12 heures, Maison Commune, 111, rue du Château.

Union des Syndicats Autonomes de la Région de Saint-Germain-en-Laye. — Réunion des délégués locaux aujourd'hui dimanche, à 15 heures précises, 27, rue de Paris.

Ordre du jour : Questions administratives ; Conseils d'ouvriers ; Affiches et tracts ; Union locale des Syndicats autonomes de Port-Marly.

Permanence pour toutes corporations, tous les dimanches, de 9 h. 30 à 11 heures, 27, rue de Paris, à Port-Marly.

Appel pressant est fait aux camarades du Bâtiment.

Métallurgistes Autonomes. — Il est rappelé

aux camarades que la réunion du Conseil aura lieu aujourd'hui dimanche.

De permanence aujourd'hui. Ripoll : demain, Guigui.

Terrassiers. — Réunion des sections, ce dimanche matin, à 9 heures : Boulogne : Salle de la Justice de Paix ; délégué, Stéphan.

Nanterre : Maison du Peuple ; délégué, Caillaud.

Villeneuve-Saint-Georges : Salle Henri ; délégué : Le Mao, Le Naour.

Juvisy : Salle Girault ; délégués : Massin, Morvan.

DANS LE S. U. B.

Sections techniques

Ce dimanche matin, à 9 heures, réunion des sections techniques suivantes :

CHARPENTIERS EN FER. — Salle Fernand-Pelloutier, 8, avenue Mathurin-Moreau.

MACONNERIE-PIERRE DEMOLISSEURS. — Bourse du Travail, salle Jean-Jaures.

BRIQUETEURS-FUMISTES INDUSTRIELS. — Bourse du Travail, salle Eugène-Varin.

CHARPENTIERS EN BOIS. — Bourse du Travail, salle Henri-Perrault.

SERRURERIE ET CONSTRUCTION METALLIQUE. — Bourse du Travail, petite salle des Grèves.

PLOMBIERS-POSEURS. — Bourse du Travail, salle Fernand-Pelloutier.

MENUISIERS. — Les camarades sont priés de passer à la permanence prendre des tracts pour l'assemblée générale, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 11.

COMMISSION DU JOURNAL. — Réunion de la Commission du journal demain lundi, à 18 heures précises, au siège. Sont convoqués : Rémy, Pinçon, Mauras. Les camarades ayant de la copie sont priés de l'apporter à la Commission.

Province

Comité d'Action Libéraire de Lyon. — Ce matin, de 9 h. 30 à 11 h. 30, rue Marignan, 17, permanence pour cotisations, adhésions, librairie, bibliothèque.

Centre d'Etudes Sociales de Lyon, 86, cours Lafayette. — Le Centre invite tous les camarades à assister à la controverse qui aura lieu aujourd'hui dimanche, à 15 heures, sur « le Splendisme », entre le conférencier de dimanche dernier et le camarade Richard.

Que les copains viennent nombreux.

VIENT DE PARAITRE :

Han Ryner

L'HOMME ET L'ŒUVRE, par Georges VIDAL. Prix : 2 fr. 50 franco.

Quelques opinions :

Ceux qui voudront les grandes lignes de l'œuvre de Han Ryner liront avec fruit l'étude de Georges Vidal. (Le Quotidien.)

Georges Vidal trace un portrait très sympathique de son héros et en résume l'œuvre avec intelligence. (Le Journal du Peuple. — Octave Bélier.)

Étude aussi compréhensible qu'effective, parce que l'auteur indépendant s'en va par un autre indépendant. (Paris-Soir. — Les Académiques.)

Un petit livre clair et ardent... (Comedia.)

(A suivre.)

En vente à la Librairie Internationale, 14, rue Petit, Paris (19^e) et à la Librairie Sociale, rue Louis-Blanc, 9, Paris (10^e).

Communications diverses

Fédération des Locataires de la Seine. — Section de Pantin. — La Section de Pantin invite les locataires à assister au grand meeting de protestation contre les abus de certains propriétaires, qui aura lieu aujourd'hui dimanche, à 14 heures, salle des Conférences, 42, avenue Edouard-Vaillant, à Pantin.

Concours assuré de plusieurs orateurs de l'Union Confédérale et de la Fédération des Locataires de la Région Parisienne.

La Tribune Libre (17, rue Alfred-Bruyas, à Montbéliard). — Réunion demain lundi, 20 h. 30. Ordre du jour : « La Russie nouvelle : la Russie va-t-elle vers un régime démocratique ? »

Club du Faubourg. — Georges Ploch fera, jeudi soir, à 20 h. 30 précises, au Club du Faubourg, théâtre de la Fourmi, une conférence contradictoire du plus vif intérêt, sur : « Révolution et Honnêteté : la Révolution peut-elle avoir lieu sans honnêteté ? ». Cette conférence sera suivie d'un grand débat d'actualité : « La III^e Internationale devant l'opinion : le Communisme et le Parti Communiste : les Idées et les Hommes ». Les citoyens Marcel Cachin, Doriot et le capitaine Sadoul sont convoqués. La parole sera donnée aux partisans et aux adversaires du Communisme.

« Communicato. — Gli anarchici di lutte le tendenze sono pregati di intervenire numerosi alla riunione generale che avrà luogo domenica 8 febbraio alla Maison Commune, 49, rue de Bretagne, alle ore 3 del pom.

Association des Libérés et Victimes de la Guerre (20^e Section). — Renseignements et adhésions tous les dimanches, chez Julien, rue Julien-Lacroix, 37, et boulevard de Charonne, 196.

Appel aux camarades antimilitaristes.

UNE COMPAGNE cherche du travail comme finisseuse en confection pour l'homme. Ecrire : Rosa Pierre, 5, rue Rouget-de-l'Isle, Drancy (Seine).

PETITE CORRESPONDANCE

Marcel Laval. — Désirerais te voir à la « Famille Nouvelle », rue de Chalons, vers midi. Urgent. — Dorré.

Louis Guionnet, Nancy. — Entendu, serai heureux que tu deviennes notre correspondant dans la région.

Camarade, chargé de famille, cherche à Paris ou en banlieue un logement de deux pièces. Ecrire : Désiré Peltraux, à Virgule-aux-Bois, rue Victor-Hugo (Ardennes).

Casanova. — Cartel de liaison des Syndicats autonomes du Sud-Est. — N'avons pas reçu les papiers dont vous causez. Pri